

L'ÉDUCATEUR

CULTUREL INTERNATIONAL

REVUE PÉDAGOGIQUE DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE (PARAIT 3 FOIS PAR MOIS)

Dans ce numéro

C. FREINET : Vers un regroupement salubre des efforts en faveur de l'enfance.

Pour une réforme de structure de l'enseignement.

E. FREINET : « Le mystère de Picasso ».

Livres et revues

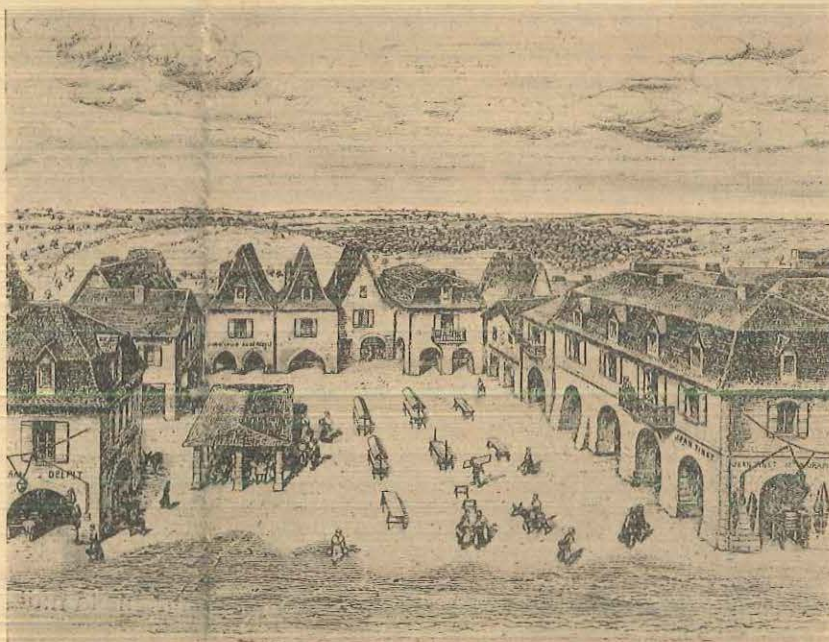
Pédagogie internationale

E. FREINET : Diététique vers une éducation sanitaire.

Nos rencontres internationales.

et dans son supplément

Chronique de l'I.C.E.M.



Cliché de la B.T. à paraître : « LA BASTIDE DE BEAUMONT »

CALENDRIER DES RÉUNIONS DE L'ÉCOLE MODERNE

Du 29 juillet au 12 août.....	STAGE - CONGRÈS D'ÉTÉ EN BELGIQUE
Du 26 août au matin (ou 25 août au soir) au dimanche 2 septembre.....	STAGE DE BOULOURIS
Les 3, 4 et 5 septembre.....	C. A. ET JOURNÉES DE TRAVAIL
7 et 8 septembre.....	RENCONTRE INTERNATIONALE
Du 12 au 20 septembre.....	CONGRÈS - STAGE DE TUNIS

10 JUIN 1956
CANNES (Alpes-Maritimes)

26

EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE

LES DITS DE MATHIEU**Bréviaire de l'Ecole Moderne****Compter des pois chiches**

Il y avait une fois — ceci n'est pourtant pas un conte — une maison d'enfants riche, autour de son château, d'un large domaine où les ouvriers agricoles attachés à la maison auraient su faire pousser toute la variété des produits souhaitables aux diverses saisons. On aurait eu là des salades et des tomates, des choux et des radis, des carottes et des céleris, des haricots et des aubergines, des pêches et du raisin et jusqu'au petit carré de persil où la cuisinière prévoyante puise le condiment de ses sauces.

Ce n'est pas seulement la valeur en soi de ces produits qui compte en l'occurrence mais, comme disent les ménagères, l'usage qu'on en a, et la commodité.

Mais « l'agronome » officiel veillait. Cette production anarchique, conditionnée par les seuls besoins de la communauté, n'était point de son goût, même si les convives et la cuisinière s'en déclaraient satisfaits.

L'agronome est un « scientifique ». Il veut de la précision et donc de la mesure. Il lui faut, en face de la colonne Dépenses, une Recette chiffrée dont la majesté des totaux impressionne les contrôleurs et les bureaucrates. Il fit planter des betteraves, des navets et des pois chiches. Nul n'en voulait, pas même l'agronome ; mais les « états », résultats de pesées et de calculs, étaient saufs. La carrière du fonctionnaire était assurée. L'internat comptera les pois chiches.

Notre Ecole est si souvent, hélas ! au régime de l'agronome, de la fausse science et des statistiques trompeuses dont il est l'étonnant prototype. Elle ne se demande point si ce qu'elle produira peut nourrir une clientèle aux besoins subtils et capricieux. Elle redoute plus que tout la complexité de la vie, les goûts et l'appétit différents selon les convives, cette sorte de production artisanale souple et intime comme les sentiments, les sensations, les couleurs et les parfums qui sont son éternelle richesse.

Tout le monde aux pois chiches ! Les manuels scolaires répartiront et pèseront la semence ; les problèmes sur les façons culturales et les engrais nécessaires établiront les prix de revient exacts. Il n'y aura plus de surprise : on mesurera et comptera les pois chiches.

La fausse science pédagogique se rit des subtilités. Il lui faut du solide, du pratique, du simple. Les examens sanctionneront le rendement avec une précision et une efficacité que ne permettent point des activités fonctionnelles, rebelles aux tests les plus ingénieux.

Si les enfants et les maîtres s'étiolent à compter et à manger des pois chiches, si leur manquent la fraîcheur des légumes, les jus nourriciers et les vitamines dont la science soupçonne au moins les vertus, c'est affaire de cliniques et de médecins et non d'éducateurs agronomes.

Vous sentez le ridicule de cette manie d'agronome cultivateur de pois chiches mais vous acceptez, ou vous tolérez, qu'une école dépassée par la vie cultive exclusivement les produits morts — orthographe, rédaction et problèmes — ces betteraves, ces navets et ces pois chiches que mesurent les programmes et que pèsent les examens.



Cliché de la B.T. à paraître : « La bastide de Beaumont-du-Périgord »

Vers un regroupement

salutaire des efforts en faveur de l'enfance

Les Rencontres de travailleurs intellectuels de toutes disciplines sont à la mode, et nous ne saurions que nous en réjouir : l'UNESCO, notamment, s'est orienté vers cette technique de travail que nous croyons excellente ; des stages-rencontres ont lieu en permanence à Sèvres. Il y a quelques semaines se tenait à Genève, sous la haute autorité de notre ami Dottrens, un stage-séminaire international pour l'étude des méthodes de travail. En ce moment même sont réunies, à Aix-en-Provence, pour l'étude d'une intensification des relations culturelles, les commissions nationales européennes de l'UNESCO.

Nous avons nous-mêmes, l'an dernier, organisé à Vence notre première Rencontre d'Éducateurs de tous degrés. Nous aurons, cette année, notre stage de Boulouris, ouvert non seulement aux Primaires mais à tous les éducateurs — parents et professeurs — qui s'intéressent à une amélioration de nos méthodes de travail. Et notre *Deuxième Rencontre des Éducateurs de tous degrés* aura, cette année à Vence, une importance et une portée encore plus essentielles.

Notre *Guilde Internationale de Travail des Éducateurs* (G.I.T.E.) répond à ce même souci. Dans le cadre de cette GITE, des journées de travail avaient été prévues à Lausanne et en Italie. Des raisons indépendantes de notre volonté nous en ont fait reporter la tenue à la prochaine année scolaire. Notre journée de travail de Lyon, en février dernier, a été le prototype des contacts que nous désirons susciter, et dont nous serons d'ailleurs les premiers bénéficiaires. Sous l'autorité de la GITE, une exposition internationale d'Art Enfantin prendra prochainement le départ. Elle aura son aboutissement à l'exposition Internationale de Bruxelles, en 1958.

Pourquoi organisons-nous nous-mêmes des Rencontres, au lieu de participer seulement à celles qui existent ? Est-ce seulement pour nous distinguer et pour faire état de nos stages, ou de nos journées de travail ?

On sait avec quel désintéressement la masse de nos camarades ont toujours apporté leur collaboration à toutes les entreprises laïques d'Éducation des

enfants du Peuple. Et nous les y avons toujours encouragés.

Si nous sommes souvent contraints d'agir par nous-mêmes, c'est, d'une part, qu'on néglige à peu près systématiquement de nous inviter aux diverses réunions où nous croyons pourtant avoir notre mot à dire. Et c'est aussi que, malgré ces Congrès et ces Rencontres, nous souffrons, plus que tous autres, d'une regrettable dispersion d'efforts.

Si on nous néglige, dira-t-on, c'est que nous sommes peut-être encore quantité négligeable, pour ceux du moins qui ne connaissent pas notre œuvre, ou qui ne la connaissent que par les calomnies qui en ont déformé les buts et la pratique. Notre souci n'est point de faire la cour à quiconque pour nous mettre en vedette, mais de servir au mieux l'Éducation dont nous sommes les ouvriers « primaires ». Il est sans doute exact que notre situation de primaires ne nous permet pas toujours de participer avec brio à des discussions qui se poursuivent à un niveau plus élevé. Il n'en reste pas moins que rien de solide ne se fera aux degrés supérieurs si nous n'avons, nous, jeté les bases sûres et définitives des constructions à venir.

Quand l'UNESCO discute enseignement de l'Histoire et rôle des manuels, des idées intéressantes sont certes émises. Mais ces idées ne sont que des considérations théoriques, que contredit parfois notre pratique des classes au premier degré. De grands spécialistes s'affrontent sur les thèmes des sciences ou du calcul. Ils y font preuve d'ingéniosité et d'érudition, mais manquent toujours au concert l'opinion et l'expérience de ceux qui, au degré primaire, jettent dans les esprits les fondements de cette science. On parle psychologie ; on émet des hypothèses ; on vante des systèmes ; on chiffre le résultat d'enquêtes et de tests.

Mais quand nous examinons, nous, primaires, le résultat de ces travaux, nous constatons avec regret que de graves erreurs sont commises parce que n'ont pas été consultés ni entendus ceux-là même qui, travaillant avec des enfants de 5 à 14 ans, sont les mieux en mesure sinon d'innover et de décider, du moins d'expérimenter et de contrôler.

Un Congrès de la Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle va se tenir à Utrecht (Hollande) en juillet. Il s'agit de cet organisme international créé à la fin de la guerre de 14-18, et qui a beaucoup fait, au cours de l'entre-deux-guerres, pour promouvoir une éducation à la mesure des besoins de notre siècle. Ad. Ferrière fut un des éminents fondateurs. Un grand Congrès de cette Ligue se tint à Nice, en 1930, et fut pour nous l'occasion d'intéressantes rencontres et, notamment, d'une réunion mémorable à Saint-Paul des pédagogues amis présents au congrès.

En France, c'est le groupe Français d'Education nouvelle qui est section de la Ligue. Il en était le digne représentant au temps de Langevin, Wallon, Mlle Flayol, quand nous menions d'un même cœur campagne pour la constitution et la vie de groupes départementaux actifs et dynamiques.

Aujourd'hui, le groupe Français d'Education Nouvelle n'est plus qu'un organisme sans corps, qui a à sa tête certaines personnalités de valeur, mais qui n'a aucune résonance dans le travail et dans la vie des éducateurs.

Le Congrès d'Utrecht va se réunir. La France y sera représentée par des Inspecteurs, des Inspectrices et des Professeurs. Les Instituteurs français en seront absents, du moins ceux des instituteurs français qui, par leur recherche et leur dynamisme, ont donné une figure nouvelle à la pédagogie française. Les Congressistes entendront sans doute de beaux discours, mais ils ignoreront cette réalité que, pour la technique scolaire, pour la psychologie pratique, pour l'art enfantin, pour la formation sociale des enfants par la coopération scolaire, la France est actuellement à l'avant-garde de la pédagogie mondiale.

Nous souhaitons seulement que ne se continuent pas de semblables errements et que cesse cette division — j'allais dire cette ségrégation — qui gêne les contacts et les liaisons pourtant indispensables.

Le second degré a besoin de collaborer avec le primaire s'il veut que l'enseignement qu'il donne puisse faire fructifier les graines semées au degré inférieur. Nous avons besoin des lumières et des conseils des inspecteurs et des secondaires. Nous avons besoin des psychologues comme les psychologues ont besoin de nous. Les théoriciens et les spécialistes ne feront besogne utile que si les techniciens éprouvent et exploitent leurs découvertes.

Ce sont là des observations de bon sens. Et, pourtant, comme il est difficile de rompre l'isolement traditionnel, à tous les degrés, dans toutes les disciplines, des travailleurs de l'enseignement.

En 1936 déjà, nous lançions l'idée d'un front de l'Enfance, dont Romain Rolland avait accepté la présidence. Il rencontra l'opposition des organisations politiques et ne put remplir son rôle.

A deux reprises ensuite, nous avons essayé de susciter une *Union Pédagogique* de toutes les organisations s'intéressant à l'Enfance. Jamais, nous n'avons pu obtenir l'adhésion loyale des grandes forces éducatives qui craignent sans doute de voir se monter je ne sais quelle dangereuse machine de guerre.

Nous n'essaierons pas de relancer notre appel, ni de tenter une entreprise qu'il faut peut-être laisser encore mûrir. Mais nous allons développer au maximum internationalement, nationalement et départementalement, les contacts entre travailleurs. Mais, ces contacts supposent des études à entreprendre, des projets à réaliser, des travaux à organiser et à promouvoir.

1° Stage-Congrès d'Été en Belgique, du 29 juillet au 12 août.

2° Rencontre Internationale des Educateurs de tous

degrés, à Vence, les 7 et 8 septembre 1956.

Thème central: *L'Union Pédagogique Internationale. Possibilité d'organisation et programme d'action.*

Travail de Commission: *Rendement scolaire, Echanges internationaux, Psychologie, Sciences Physiques, Sciences naturelles, Techniques audio-visuelles, art enfantin, etc.*

- 3° *Mesure du Rendement des Techniques Freinet. Organisation du Travail à Lyon sous la direction de M. Delchet, de l'Ecole de Psychologie de Lyon.*
- 4° *Journée de Travail à Lausanne, courant octobre. Le contrôle et les examens.*
- 5° *Journée de travail en Italie: Techniques audio-visuelles.*
- 6° *Rencontre de travail à Paris, sur le thème: Les 6^e nouvelles.*
- 7° *Rencontre de travail à Paris pour la réalisation d'une Méthode d'Histoire.*
- 8° *Rencontre de travail à Paris sur le thème: Le Calcul libre.*
- 9° *Rencontre au début de l'année sur le thème: Discipline scolaire. (Ordre du jour du Congrès).*
- 10° *A l'occasion du Conseil d'administration de la CEL, des journées de travail de l'ICEM seront organisées à Vence et Cannes, début septembre.*
- 11° *Et nous rappelons pour mémoire notre stage de Boulouris, le stage-congrès de Tunis. (Voir, p. 1 de couverture, notre calendrier.)*

Nous demandons à nos groupes départementaux de prévoir l'organisation de rencontres similaires, auxquelles seraient invités: inspecteurs primaires, professeurs de l'enseignement professionnel et du 2^e degré, psychologues, médecins, parents d'élèves.

Notre revue préparera le travail et rendra compte des réunions.

Nous avons, depuis plusieurs années, heureusement dépassé la période de verbiage, reliquat de la pédagogie de verbiage dont nous portons les traces parfois indélébiles. Nous accédons aujourd'hui au stade du travail, qui prépare la pédagogie du travail.

Pour un meilleur rendement de ce travail, nous allons regrouper au sein de l'ICEM tous les camarades qui ne se contentent pas de suivre, mais qui veulent œuvrer et réaliser avec nous.

A partir du 15 juin, un supplément polygraphié de *L'Educateur* sortira régulièrement tous les quinze jours et sera servi gratuitement aux délégués départementaux et à tous les camarades inscrits comme travailleurs. C'est, en somme, notre ancien *Bulletin Coopération Pédagogique* qui reparait. Il publiera outre les indications sur les travaux en cours, tous questionnaires, appels et comptes rendus. Il sera l'organe de travail de l'ICEM.

Notre force ne vient pas seulement du nombre sans cesse croissant des éducateurs qui pratiquent plus ou moins totalement les Techniques Freinet. Elle nous vient de la cohorte de plusieurs milliers de travailleurs; cette richesse incomparable qui garde à notre mouvement son caractère essentiel de recherche scientifique pour le rendement plus efficace de notre travail scolaire.

Participez à la rédaction de nos revues, faites collaborer vos enfants à *La Gerbe* et aux Albums; réalisez des BT, des BTT, des films fixes, organisez des expositions d'art enfantin, enregistrez des disques; cherchez et expérimentez!

L'Ecole Moderne sera ce que nous la ferons. Le passé et le présent sont aujourd'hui garants de l'avenir.

C. FREINET.

POUR UNE RÉFORME DE STRUCTURE DE L'ENSEIGNEMENT

L'Enseignement actuel ne « rend » pas. Enfants et maîtres sont surmenés pour des résultats qui, tant au regard des examens que pour la culture, sont manifestement au-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre d'une école démocratique en 1956.

La compétence et le dévouement des éducateurs ne sauraient être mis en cause, pas plus, comme on a coutume de le faire, qu'une déficience individuelle plus généralisée des enfants eux-mêmes. Certes, les enfants de 1956 ne sont plus les enfants de 1900. Les caractéristiques de comportement en ont été parfois bouleversées mais ils ont pour eux aussi une vivacité d'esprit, un besoin de conquête et d'action qui excite grandement l'aventure scientifique et sociale contemporaine.

Si l'école ne rend pas c'est que la Méthode de Travail est mauvaise parce que non adaptée aux nécessités de l'heure.

Une Réforme de l'Enseignement se prépare. Nous craignons fort qu'elle ne modifie que les cadres et la forme de l'enseignement, qu'elle vise surtout à délimiter les divers degrés d'enseignement et à ajuster les relations des uns aux autres par le jeu des examens.

Ce souci n'est peut-être pas inutile ; il n'est que secondaire. Avant de savoir comment on raccordera le primaire au secondaire ou au technique, il faut que la machine fonctionne normalement et rende aux divers degrés et qu'on ne se contente pas d'une adaptation à cette forme de la pratique pédagogique elle-même.

Pourquoi la machine scolaire ne fonctionne-t-elle qu'à 20 ou 30 % au lieu de donner son plein rendement ?

— Il y faut un changement de méthode pédagogique : les programmes scolaires, tels qu'ils avaient été prévus il y a 50 à 60 ans visaient surtout à l'acquisition des connaissances et des techniques dans un monde neuf où le répertoire encyclopédique restait encore à la mesure de l'enfant et de l'Homme.

On croyait aussi que l'accumulation des connaissances allait préparer des « savants » mieux aptes de ce fait à remplir leur fonction d'hommes.

Or, l'évolution accélérée du progrès technique, la masse sans cesse croissante de découvertes et de réalisations rendent aujourd'hui « démentiels », selon le mot du Recteur Sarrailh, des programmes qui poussent à remplir la tête plus qu'à nourrir l'esprit et à cultiver en l'enfant les qualités qui feront de lui, demain, le travailleur efficace, le citoyen actif et courageux, l'HOMME.

Le temps est venu d'inscrire dans la loi que le but de l'École n'est point d'enseigner à l'enfant ce que l'Homme d'aujourd'hui ne doit pas ignorer ; que ce n'est plus à la quantité des connaissances qu'on mesure la qualité d'un esprit, mais à sa formation profonde, à son mûrissement, à son aptitude à chercher et à connaître en fonction des besoins nouveaux du travailleur, du citoyen et de l'Homme.

Cela ne signifie point que les connaissances soient inutiles ou superflues, mais seulement qu'il est vain aujourd'hui de vouloir donner à l'enfant des lumières de tout. Il faut le préparer et l'aider à affronter avec succès un monde

complexe qui n'a plus aucune commune mesure avec celui d'il y a 200 ans, 100 ans ou même 50 ans.

C'est à la structure même, à la qualité de l'enseignement, qu'il faut s'attaquer si l'on veut en corriger et en surmonter les insuffisances.

Un projet de loi a été déposé à cet effet, qui vise à généraliser à l'ensemble de l'enseignement l'expérience de Vanves des classes à mi-temps : travail intellectuel scolaire le matin, gymnastique et jeux l'après-midi.

Il s'agit là, déjà, d'une réforme de structure. Nous lui reprochons seulement de donner une plus large place à l'exercice physique — ce qui est certainement un bien — mais sans toucher en rien, pendant la matinée, à la structure d'un enseignement dépassé.

Nous pensons de plus qu'il est dangereux aussi, pour l'Ecole elle-même, pour l'unité de l'enseignement et pour l'avenir de l'école laïque, de soustraire les enfants à leurs éducateurs pendant toute une demi-journée pour les confier à un corps nouveau qui peut avoir la compétence technique mais dont la formation pédagogique insuffisante ne fera qu'aggraver les causes actuelles de déficience et de déséquilibre.

L'enfant — et les maîtres — sont surmenés, non parce qu'ils travaillent mal, selon des méthodes dépassées aujourd'hui dépourvues d'intérêt, et dans des conditions qui ne doivent pas être plus longtemps tolérées.

C'est à modifier :

- La structure même de notre enseignement ;
- Les méthodes et les techniques de travail scolaire et post-scolaire ;
- Les conditions de ce travail

que s'attache la présente proposition de loi.

PROPOSITION DE LOI

ARTICLE 1^{er} — *En vue des changements à apporter dans la nature et la structure de l'enseignement, les diverses méthodes modernes d'éducation seront expérimentées à grande échelle, dans un certain nombre de circonscriptions et d'académies-lémoins, de façon à parvenir à une nouvelle organisation du travail scolaire qui, sans négliger les acquisitions indispensables, permette une meilleure formation du chercheur, du travailleur, du citoyen, de l'Homme.*

ARTICLE 2 — *Les programmes et les examens seront modifiés ultérieurement en fonction de ces changements de structure.*

ARTICLE 3 — *La substitution progressive d'une école de formation et de culture à une école d'instruction nécessite la réalisation de conditions techniques nouvelles que le gouvernement devra réaliser dans un délai de cinq ans :*

- a) *Limitation stricte à 25 du nombre d'élèves par classe.*

b) *Construction des locaux nécessaires selon des normes correspondant aux besoins nouveaux de l'école.*

c) *Aménagement et équipement technique de tous les locaux scolaires anciens et nouveaux.*

d) *Recrutement et formation du personnel enseignant nécessaire.*

e) *Surveillance attentive de la santé de l'enfant par l'incorporation aux programmes scolaires des séances de plein air, gymnastique, sorties, camps, échanges interscolaires, classes de neige, etc...*

ARTICLE 4 — *En vue de la réalisation des objectifs ci-dessus seuls susceptibles de donner à la France un système scolaire à la mesure de ses besoins et de son avenir, un Plan d'Equipement Scolaire sera établi, chiffré et financé selon des normes à intervenir.*

Nous demandons aux parlementaires amis, aux groupes politiques de la majorité, de vouloir bien examiner ces propositions et de les présenter à la Chambre avant qu'intervienne une Réforme de l'Enseignement fragmentaire qui ne modifierait en rien ni la situation de l'Ecole, ni les raisons de ses difficultés et de ses insuffisances.

L'Ecole est un des grands services publics. Il devrait être le service public n° 1. Nous demandons à toutes les organisations syndicales, aux parents d'élèves et aux amis de l'Ecole d'intervenir pour que des mesures urgentes soient prises, sans lesquelles la décadence accélérée de l'Ecole préparerait à bref délai la décadence de la nation.

Institut Coopératif de l'Ecole Moderne
(Techniques Freinet) Cannes
Association 25 enfants par classe
Vélizy - Villacoublay (S. - et - O.)

" Le mystère de Picasso "

Le film de Clouzot, « Le Mystère de Picasso », dont le Festival de Cannes a eu la primeur, ne semble pas avoir ajouté à cette admiration parfois délirante qu'a suscitée la fabuleuse activité du Maître. Il apparaît même — si l'on en juge par les critiques qui ont été consacrées à ce film tant attendu — que les initiatives conjuguées du cinéaste et de l'artiste, aient plutôt nui au prestige d'une renommée montée au pinacle et assurée de lendemains confortables.

Aussi bien les commentaires de couloirs qui ont suivi la projection du film, faisaient prévoir les réticences du jury. Ne parlait-on pas déjà de « fausse vérité » et de « pari sophistiqué », outrages manifestes à la gloire et que les arguments les plus conséquents de la critique favorable ne sont point parvenus à dissiper ?

Il faut noter comme circonstance atténuante à cette sorte d'échec, la suspicion que fait peser sur le monde des images la technique cinématographique, habituelle de truquage et donc sujette à caution : on peut tout faire dire au cinéma. C'est peut-être cette confiance abusive en un procédé trop facile qui a induit Picasso et Clouzot à l'erreur. On ne comprend d'ailleurs pas qu'à l'épreuve, ils aient, l'un comme l'autre, persévéré dans une entreprise aléatoire qui engageait si totalement la personnalité d'un grand artiste.

La critique, certes, n'a pas été unilatéralement réservée ou malveillante. Mais un moment survient dans le destin des grands où la louange est une arme à double tranchant, dangereuse à manier et qui peut précipiter aux Enfers le Dieu qu'elle voulait monter au faite de l'Olympe. Dans cette reconsidération des valeurs humaines, où le culte de la personnalité connaît un déclin, il est à redouter que, par réaction exagérée, le terme de **génie** ne devienne une offense ou un moyen de discrédit et de condamnation.

Pour Picasso, semble-t-il, le mal est déjà consommé. Tout se passe comme s'il avait été la première victime d'une critique gratuite et systématiquement élogieuse, prête à tout légitimer et à tout excuser sans contre-partie de simple mise en garde, de réserves ou de reproches.

Le rythme hallucinant d'une production que l'on pourrait appeler industrielle — sinon commerciale — et qui laissait visiblement des manques, des ratés ou des trous, était tout naturellement interprété comme rendement de surhomme. Et si l'on se risquait à faire intervenir la notion de qualité, point toujours sortie de la quantité, on se voyait rétorquer, sans rire, que « **tout commence à Picasso** »...

Les inventions graphiques les plus abracadabrantes, les faux-pas incontestables, les défaillances pénibles de l'arabesque, les outrages à la figure humaine, toutes ces provocations voulues aux grandes et belles lois de la Nature, étaient cataloguées comme simple antithèse de ce don prestigieux de dessinateur qui reste toujours le dernier recours de la réhabilitation du Maître...

Les pirouettes les plus inattendues, les tête-à-queue les plus désinvoltes, les ruptures d'équilibre étaient, n'en doutez pas, des résurrections nécessaires, une manière de renaissance dans lesquelles l'artiste, mimant la Genèse, resuscitait des mondes nouveaux...

L'on admettait, sans la moindre réticence, que Picasso, homme de tous les temps, puisse puiser avantageusement dans le patrimoine artistique sans avoir de comptes à rendre à personne. On légitimait, dans les musées, les redites lassantes, les errements sur une mythologie de rabais, voire même les œuvres en suspens qui attendent depuis des années que revienne l'inspiration du Maître... Il pouvait — si

ça lui chantait — subir les avatars de l'hésitation, des tâtonnements sans issue et, selon l'expression consacrée, « repartir de zéro » après avoir été son propre iconoclaste... Ses jongleries relativement aisées avec la ligne droite et qui n'engageaient jamais à fond ses possibilités, étaient données comme raisons de révolte contre une société d'oppression qui, si elle est marâtre pour d'autres, fut cependant pour lui généreuse de gloire et de destin confortable...

Le malheur veut que toutes ces indulgences d'une critique fanatique et sans mesure dans la louange aient pesé si lourdement sur la puissance créatrice de Picasso. Plus grave encore est la confusion qu'une telle critique a suscitée dans la hiérarchie des valeurs intellectuelles et artistiques. Nous n'avons pas mesuré encore les dangers d'un tel état de fait en regard de toute l'ardente lignée des jeunes, brûlant de monter à l'assaut de l'avenir, chacun avec sa vérité et stoppés d'avance dans leur course par le sphinx invincible qui se dressait à toute croisée des chemins.

Lourdes sont les responsabilités des admirateurs passionnés de l'Idole qui, par l'effet d'une critique dans laquelle l'hyperbole tenait lieu d'argument, ont préparé tant d'hécatombes de jeunes talents !

Mais il ne faut jamais détruire sans reconstruire. Dans ces multiples Picasso qui cohabitent et s'agitent derrière les yeux de braise d'un homme courageux jusqu'à la déraison, il est facile de découvrir un Picasso conséquent et sincère, resté attentif au chant du monde. Un Picasso apte à découvrir un univers d'innocence dans lequel son âme d'enfant restée naïve et confiante n'a pas encore donné sa mesure. Et nous savons que dans la ligne de fond de la nature intime d'un artiste-né, animé d'une ardeur invincible, d'une puissance d'attaque dont son passé se porte garant, la verte vieillesse de Picasso est apte encore à faire des éclats et à donner des leçons au monde.

Et quand bien même nous n'aurions pu acquiescer à toutes ses outrances et accepter le gaspillage inouï de ses possibilités, quand bien même nous soyons atterrés devant l'incommensurable tristesse de ses messages et le Néant qu'elle suppose, nous sommes reconnaissants à Picasso d'avoir ouvert devant nous les perspectives insondables du Rêve. D'en avoir délibérément, et comme par parti-pris, fait l'élément le plus dynamique et le plus prestigieux de ses investigations. Son refus permanent de se laisser emprisonner par le réalisme unilatéral, restera la grande leçon de sa destinée en un siècle où tout ce qui est au-delà de la réalité exige une dimension nouvelle de l'imagination et où, peut-être, tout ce qui peut être rêvé, pourra être réalisé.

C'est quand le trapéziste évolue en plein ciel et contre toutes les lois de la stabilité qu'il donne la mesure de sa plus haute maîtrise. A le regarder développer sa trajectoire, une puissance à la fois enivrante et absurde nous domine et nous la subissons comme un envoûtement sorcier, où la vie et la mort se donnent la réplique. C'est parce que nous savons que la vie est toujours triomphante que se mêle à notre angoisse comme une volupté d'espérance qui, tout naturellement, aboutira à la simple petite image de l'équilibriste rétabli sur ses deux pieds et saluant la foule dans le halo des projecteurs.

Nous sommes de ceux qui espèrent voir Picasso toucher terre et ferme sur sa condition d'homme, réconcilié avec la vraie sincérité, nous donner la dernière image du rêve transitoire qui ouvre les portes de l'avenir éternel.

E. FREINET.

L'homme cultivé en 1984

Information UNESCO nous donne un compte rendu particulièrement intéressant d'un livre de Bronowski : « The common sense of Science ».

La culture de l'homme de 1956 repose, en grande partie, sur des bases vieilles de vingt ou trente ans. Lorsque nous nous demandons ce que devrait être aujourd'hui l'éducation, l'être que nous avons souci de former et d'informer est celui qui sera un homme dans vingt ou trente ans. L'année 1984, que George Orwell évoquait dans un roman d'effrayante anticipation prend de ce fait une valeur symbolique.

L'éducation donnée dans les écoles et universités a des fonctions multiples. Je me bornerai à deux d'entre elles, concernant l'une comme l'autre le développement des aptitudes dont l'enfant aura besoin dans sa vie d'adulte. S'instruire, dans ce sens, est apprendre à faire quelque chose de très précis.

Il n'en reste pas moins qu'il y a différentes choses à apprendre, ou plutôt qu'on peut apprendre des choses à diverses fins. Le jeune homme suit le soir des cours de comptabilité afin de pouvoir tenir des livres. L'élève-ingénieur apprend le calcul infinitésimal afin de devenir ingénieur. L'historien apprend le latin afin de lire des inscriptions et des cartes. Ce sont là des exemples de connaissances acquises dans un but bien défini, et comme l'usage que nous en faisons nous aide souvent à gagner notre vie, on peut dire qu'il s'agit d'apprentissage.

Mais, d'autre part, j'ai connu un professeur de mathématiques qui, une fois en retraite, se mit à apprendre l'italien pour pouvoir lire la *Divine Comédie* dans le texte. Ce qu'il apprenait avait, certes, un caractère très précis, et il l'apprenait dans une intention bien déterminée ; on ne saurait dire pourtant que c'était de l'éducation professionnelle. Cet homme se mettait en mesure de tirer de l'œuvre de Dante, mieux qu'il n'avait pu le faire à l'aide de traductions, un sentiment large et profond des multiples aspects de l'existence humaine. A soixante-cinq ans, il se préparait, non pas à gagner sa vie, mais à vivre.

C'est pour cela que nous apprenons en classe le français, l'arithmétique et l'histoire, car ce sont là des matières dont l'intérêt dépasse la satisfaction d'un besoin précis : écrire des lettres ou établir des factures. Elles informent et donnent de la cohésion aux divers éléments de la société, composant et même, en un sens, constituant sa culture.

Or, je veux parler ici de la science en tant qu'élément de la culture, et de l'enseignement scientifique en tant qu'élément nécessaire de l'éducation. Notre société est partagée entre le passé et l'avenir, et notre culture n'aura ni équi-

LIVRES ET REVUES

libre ni unité tant que les spécialistes de tel domaine n'auront pas appris à parler la même langue que ceux de tel autre. L'homme de science a encore bien des enseignements à puiser dans les humanités, tant en ce qui concerne l'expression que la pensée elle-même. Mais l'homme de science peut aussi apporter sa contribution à la culture, et l'humanisme est condamné s'il n'apprend pas le langage vivant et la pensée jaillissante de la science.

La science, qui fut jadis affaire de spécialistes, pénètre maintenant la vie de chacun. Le standard téléphonique et l'automobile, la fabrication de la farine ou du papier à cigarettes, la construction d'une crèche ou d'une pile atomique font partie de notre vie quotidienne. Nous ne pouvons pas nous désintéresser du chauffage central, de la poste aérienne, des aliments congelés ou de la linotype. Une nation où les gens hésitent devant le tournevis ou le fusible est aujourd'hui une nation arriérée.

En ce qui concerne le non-scientifique, il me semble qu'on devrait lui faire faire moins de mathématiques qu'il n'en fait actuellement, mais les enseigner de façon plus pratique. On s'obstine à enseigner les mathématiques comme une langue morte ; on devrait transposer d'avantage les faits de la vie quotidienne dans le domaine des mathématiques, et inversement. Les méthodes statistiques devraient être apprises à tout le monde, dans les écoles et universités ; elles seules peuvent apprendre aux non-scientifiques à se servir de moyennes et d'approximations.

Je voudrais voir aussi une plus grande place faite à la biologie. Les plantes, les insectes, les phénomènes de la vie animale, nous offrent une matière infiniment riche, une mine de possibilités que nous laissons inexploitées. La biologie peut, en donnant à l'élève les plaisirs du collectionneur et l'occasion d'exercer son adresse, lui donner accès à la pensée scientifique. C'est en collectionnant, en observant, en dessinant, en démontant et en remontant que beaucoup d'enfants et d'adultes par ailleurs peu instruits découvrent le chemin de l'art, et pourraient découvrir celui de la science.

Tout écolier, tout étudiant devrait se livrer à un petit travail personnel de recherche scientifique. S'agirait-il seulement de déterminer la note musicale pro-

duite par le battement d'ailes d'un insecte, la composition d'une roche ou la croissance d'un cristal, cette modeste expérience peut modifier toute la conception que se fait le non-scientifique des vieillés sans gloire du chercheur solitaire.

La science doit devenir un élément de la culture, faute de quoi, tout en réussissant à former des savants, nous ne pourrions sauvegarder la culture. Il est certain que l'homme cultivé de 1984 parlera le langage de la science. Sera-t-il un spécialiste, savant ou technicien prisonnier de sa spécialité, qui dominera ses semblables par les brutales méthodes et l'efficiency cruelle des personnages de George Orwell ? Ou sera-t-il un humaniste, rompu aux méthodes scientifiques, mais voyant en elles autre chose que le moyen de parvenir à ses fins ? Le choix à faire entre ce « 1984 » et le paradis terrestre ne dépend pas des savants, il dépend de ceux pour qui les savants travaillent, c'est-à-dire de nous tous.

Un monde d'ignorants mené par des spécialistes ne sera jamais qu'un monde d'esclaves. Laisser la science aux spécialistes, c'est trahir la démocratie et la réduire à ce qu'elle était à l'époque du déclin d'Athènes, quand une minorité de citoyens instruits (qu'il fallait payer pour atteindre le quorum) gouvernait 300.000 esclaves. Il n'y a qu'un moyen d'écartier une telle menace, c'est de travailler pour que le savoir soit le bien commun de tous les hommes de 1984.

© B L

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : *Un sens à la vie*. Gallimard 1956 p. 257 à 259. Préface au numéro de la revue « Document », consacré aux pilotes d'essai. (1^{er} août 1939).

Jean-Marie Conty vous parlera ici des pilotes d'essai. Conty est polytechnicien et croit aux équations. Il a raison. Les équations mettent l'expérience en bouteille. Mais il est rare, en fin de compte, dans le domaine de la pratique, que l'engin naisse de l'analyse mathématique, comme le poussin sort de l'œuf. L'analyse mathématique précède parfois l'expérience, mais souvent se contente de la codifier, ce qui est d'ailleurs un rôle essentiel. Des mesures grossières démontrent que les variations de tel phénomène sont parfaitement figurées par une branche d'hyperboles. Mais il démontre aussi, par de pieux efforts d'analyse, qu'il n'en pouvait être autrement. Lorsque des mesures plus rigoureuses lui auront permis de signoler sa courbe, qui, désormais, ressemble beaucoup plus à une courbe d'une toute autre formule, il codifiera le phénomène, avec plus de rigueur, par cette nouvelle équation. Mais il démontrera encore, par des efforts non moins pieux, que c'était prévisible de toute éternité.

Le théoricien croit en la logique. Il

croit mépriser le rêve, l'intuition et la poésie. Il ne voit pas qu'elles se sont déguisées, ces trois fées, pour le séduire comme un amoureux de quinze ans. Il ne sait pas qu'il leur doit ses plus belles trouvailles. Elles s'étaient présentées sous le nom « d'hypothèses de travail », de « conditions arbitraires », d'« analogies », comment eût-il soupçonné, le théoricien, qu'il trompait la logique austère, et qu'en les écoutant, il écoutait chanter les Muses...

Jean-Marie Conty vous racontera la belle existence des pilotes d'essai. Mais il a été polytechnicien. Et il vous affirmera que bientôt le pilote d'essai ne sera plus, pour l'ingénieur, qu'un instrument de mesure. Et, certes, je le crois comme lui. Je crois aussi que viendra le jour où, lorsque nous souffrirons sans savoir pourquoi, nous nous confierons à des physiciens qui, sans même nous interroger, nous tireront une seringue de sang, en déduiront quelques constantes qu'ils multiplieront les unes par les autres; après quoi, ayant consulté une table de logarithmes, ils nous guériront par une pilule. Et cependant, lorsque je souffrirai, je m'adresserai provisoirement à tel médecin de campagne qui m'observera du coin de l'œil, me tapotera le ventre, collera contre mes épaules un vieux mouchoir, au travers duquel il écoutera, puis qui toussera un peu, allumera sa pipe, se frottera le menton — et me sourira pour mieux me guérir.

Je crois encore en Coupet, Lasne ou Détrouyat, pour qui l'avion n'est pas seulement une collection de paramètres, mais un organisme que l'on ausculte. Ils atterrissent. Ils font discrètement le tour de l'appareil. Du bout des doigts, ils caressent le fuselage, tapotent l'aile. Ils ne calculent pas : ils méditent. Puis, ils se tournent vers l'ingénieur, et simplement : « Voilà... il faut raccourcir le plan fixe ».

J'admire la Science, bien sûr. Mais j'admire aussi la Sagesse.



Paul MARÉCHAL : *Initiation à l'Histoire par le document* (expériences, suggestions). — (S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris-6^e).

Nous suivons depuis longtemps, et nous les avons mentionnés dans notre revue, les travaux que poursuit M. Maréchal pour une reconsidération, à base d'observation et d'expériences, de notre enseignement historique. Nos buts sont les mêmes. M. Maréchal cherche, comme nous, la formule pratique qui permettra aux instituteurs d'abandonner cette Histoire anti-pédagogique qu'ils sont encore contraints d'enseigner et d'accéder à la compréhension des événements et des faits du passé à la lumière d'un sens historique sans lequel aucune culture ne sera valable.

A l'examen de ce livre si dense, trop

dense, nous pensons que M. Maréchal s'acharne en vain à couler ses idées et ses initiatives dans le cadre d'un manuel. Le présent livre n'est certes pas un manuel, mais il en a les défauts : il s'adresse en partie aux instituteurs par les conseils très judicieux qu'il contient ; il renferme d'autre part toute une documentation qui serait à mettre directement entre les mains des enfants par une technique nouvelle d'enseignement de l'Histoire.

Ce livre n'est pas « pratique » pour nous. Il l'aurait été beaucoup plus s'il avait présenté, comme nous l'avons fait nous-mêmes, une partie de directives techniques pour l'observation et la recherche historique. Et, d'autre part, des documents pour les enfants, et à l'appui les principaux points à étudier.

Faute d'avoir sérieusement ces difficultés, il se présente à nous en un complexe trop adulte, et donc rarement à la vraie portée des enfants.

Les explications données, par exemple, à propos des séances du Palais Bourbon en 1875, pour le vote de la Constitution, sont à peine du niveau des instituteurs qui n'ont certainement pas tous une connaissance suffisante du jeu de la politique. Nos enfants n'y comprennent rien et ne peuvent rien y comprendre. Il nous faudrait à leur intention des brochures B.T. bien étudiées leur expliquant la forme actuelle du parlementarisme, base d'une compréhension du passé.

Ce livre est précieux parce qu'il nous trace une sorte de plan de travail pour nos B.T. :

Recherche des souvenirs ;
Exploitation des souvenirs ;
Documents d'archives ;
Documents de pierre ;
Cathédrales ;
Sculptures ;
Vitreaux et Mosaïques.

Nous souhaitons, plus vivement que jamais, qu'une collaboration « technique » s'établisse entre historiens aux divers degrés, inspecteurs primaires qui pourraient bien souvent servir d'intermédiaires animateurs, et instituteurs susceptibles d'adapter à leur classe les travaux présentés. Une vraie Guilde de Travail historique pourrait ainsi être constituée. Nous y participerons bien volontiers. Elle devrait mettre au point la méthode nouvelle d'enseignement historique dont nous avons besoin.

L'UNESCO réunit fréquemment des historiens de divers pays. Mais, comme les instituteurs ne sont jamais présents dans ces rencontres, le problème n'avance nullement à notre degré. On continue à parler exclusivement de révision des manuels scolaires, sans se rendre compte qu'un manuel ne saurait être qu'une synthèse et, bien souvent, qu'un résumé et qu'une synthèse est sans valeur si manquent les éléments de cette synthèse.

Nous pensons, quant à nous, que le

manuel d'Histoire est historiquement et pédagogiquement condamné. Il nous faut trouver une autre méthode. Le livre de M. Maréchal en offre un plan. Pourquoi M. Maréchal lui-même ne prendrait-il pas l'initiative de la constitution de la *Guilde de Travail* que nous proposons ?

C. FREINET.



CLAUDE TRESMONTANT : *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin*. Ed. du Seuil : 390 fr.

Le père Teilhard de Chardin a été un paléontologiste de grande classe. Ce n'est pas à ce titre pourtant qu'il a acquis tout récemment un renom exceptionnel dans les milieux du néo-christianisme, mais bien plutôt parce que, sur la base de son expérience paléontologiste, il a osé certaines théories qui ébranlent quelque peu le vieux dogme catholique.

C'est cette pensée révolutionnaire de Teilhard de Chardin que nous présente Claude Tresmontant dans un livre qui intéressera tous les chercheurs, catholiques ou non, Teilhard n'a-t-il pas écrit en effet : « Je ne suis ni un philosophe, ni un théologien, mais un étudiant du « phénomène », un physicien au vieux sens grec ».

« Toute l'œuvre scientifique de Teilhard peut être considérée comme un effort pour lire, dans la réalité elle-même, et sans faire appel à aucun présupposé métaphysique, le sens de l'évolution, pour élucider son intentionnalité immanente, dans l'ordre du phénomène, par la seule méthode scientifique ».

« Pour discerner, dans l'ordre même du phénomène, et sans quitter le plan scientifique, le sens de l'Evolution, Teilhard s'applique à dégager une loi de « complexité conscience ». Selon lui, le progrès se fait toujours par une évolution vers la complexité dans l'organisation ».

« La vie n'est pas autre chose, pour l'expérience scientifique, qu'un effet spécifique de la « Matière complexifiée »... Parmi les infinies modalités où se disperse la complication vitale, la différenciation de la substance nerveuse se détache, ainsi que la théorie le faisait prévoir comme une transformation significative. Elle donne un sens et par suite elle prouve qu'il y a un sens de l'évolution ».

Le Père Teilhard tente de réhabiliter scientifiquement la conscience : « Sur des monceaux de blé, de charbon, de fer, d'uranium, sous quelque pression démographique que ce soit, l'Homme de demain fera la grève s'il perd jamais le goût de l'Ultra-Humain ».

« L'Univers se présente à la science comme un Phénomène orienté depuis plusieurs milliards d'années dans un sens bien déterminé. Pour qu'il continue sa marche normale, pour qu'il achève l'œu-

vre entreprise et dont le dessin est déjà lisible par l'étude du passé, il faut qu'un avenir se découvre qui soit désirable. Faute de quoi l'Univers apparaîtra comme un immense travail entrepris depuis une immensité de temps pour avorter d'une manière absurde au moment où il approche de son terme ».

Cette puissance de création, cette poursuite de la complexité dans l'Unité sous-entend certes l'idée de Dieu, bien que, si on se réfère aux citations, le Père Teilhard prononce rarement ce mot. En tout cas, si cette idée d'un orienteur éternel pour la poursuite de buts supérieurs peut rencontrer certaines conceptions déistes, elle ne peut guère s'accommoder de cette réduction à la mesure de l'Homme que réalise couramment la religion. Et il sera difficile à Claude Tresmontant de réintégrer, dans la dernière partie de son livre, le Père Teilhard dans le giron de l'Eglise. Tout au plus peut-il argumenter que le Père Teilhard n'a point lutté contre l'Eglise, mais contre une caricature de l'Eglise, « mais cette caricature, hélas ! bien réelle, et elle est une hérésie ».

Nous remercions en tout cas Claude Tresmontant de nous avoir fait pénétrer dans la pensée du Père Teilhard, dans cette pensée qui, par les reconsidérations qu'elle va susciter, risque fort de faire date dans l'histoire millénaire de l'Eglise.

Pour ce qui nous concerne, nous donnerons notre accord en ce sens que notre expérience psychologique et pédagogique nous prouve bien que le progrès est « dans le sens de la complexité, dans l'Unité, et si les choses tiennent, ce n'est qu'à force de complexité, PAR EN HAUT ».

C. FREINET.

⊙⊙⊙

MOUNIER ET SA GÉNÉRATION. (*Lettres, carnets et inédits*). Un fort vol. 900 fr. aux Editions du Seuil.

Mounier a joué, pour les générations de l'après-guerre de 14 le même rôle de catalyseur qui a immortalisé le destin de Péguy. Sa disparition prématurée a privé le *Mouvement Esprit* de son élément dynamique et de son guide. Le recours à la pensée de Mounier et aux enseignements de sa vie est, hélas ! le seul recours qui reste à ceux qui s'appliquent à continuer l'œuvre du grand philosophe.

Rien de plus attachant que cet important recueil de lettres et de documents échelonnés sur vingt-cinq années de vie militante et de lutte. On y voit naître notamment la revue *Esprit*, puis le *Mouvement Esprit* et s'amorcer ce grand effort si loyal de conjonction de toutes les forces sincères, par-dessus les différences de croyance et de tendance.

Je conseille aux jeunes camarades la lecture de ce livre si nourri. C'est le plus beau cours d'histoire qu'ils puissent souhaiter et la meilleure des leçons de philosophie.

« Je suis un « intellectuel ». Ceci ap-

pelle un certain nombre d'atrophies et de tics. Je me garderai de m'en croire exempt. Mais souvent je me retourne avec reconnaissance vers mes quatre grands-parents paysans, des vrais tous quatre, avec de la terre à leurs souliers, le lever à trois heures et la tranche de saucisson dans les doigts. Quand je me sens tout de même, vu de l'intérieur, si étranger à ma gens, comme gens, quand je bondis aux fausses grâces, aux mots enflés, aux pirouettes, ou, sur l'autre versant (l'Université), à l'épouvantable esprit de sérieux, je sens un grand-père réagir en moi, sa santé me couler dans les veines, l'air des champs me purifier les poumons, et je rends grâce comme tant d'autres ».

C. F.

⊙⊙⊙

Raymond B. CASTELL. — *La personnalité*. Tome premier. — Description et mesure psychodynamique. (Traduit de l'américain). — Presses Universitaires de France.

Une étude sur la personnalité met en branle tout le savoir du psychologue car en fait rien n'est étranger à la personnalité, cet univers de l'individu qui serait à même de tout expliquer si on le connaissait. « La personnalité, dit R. Castell, est ce qui permet de prédire ce que fera un individu dans une situation donnée ».

Ayant mis beaucoup de patience à lire les deux ouvrages de l'auteur, nous devons avouer n'avoir pas bénéficié beaucoup des lumières qui nous y étaient dispensées. Les ouvrages sont cependant écrits spécialement pour des étudiants avec chapitres bien agencés et denses résumés et questions à l'appui. Mais ce qui déconcerte les primaires que nous sommes c'est plus encore que l'abus des connaissances (on veut tout mettre et tout citer) le manque de hiérarchie dans les valeurs et qui plus est l'impuissance de synthèse dans un sujet où il serait très utile d'aboutir à l'efficacité de données pratiques. Beaucoup de savoir éloigne de la vérité : la montagne des choses acquises cache les simples raisons de la vie vécue et vivre est la chose essentielle.

« Avant que deux psychologues puissent espérer se mettre d'accord sur « ce qui fait courir Willy », dit B. Castell, ils doivent encore déclarer tous les deux que « Willy est bien en train de courir »... On voit ici la relativité d'une culture qui — étrangère à la vie — ne sait pas hiérarchiser les valeurs de la vie. Ce qui est essentiel pour nous, c'est vers quoi court Willy, car c'est toujours l'avenir qui donne la valeur de nos actes. C'est cette dynamique humaine, si directe et instinctive, si soudaine dans ses élans, qui échappe aux spécialistes de la psychologie abstraite. Il y a, certes, un chapitre imposant sur « la structure

des traits dynamiques », et qui aboutit même à une équation dans laquelle l'Intérêt est fonction de valeurs trop abstraites pour être démonstratives. Mais quel psychologue expliquera jamais comment les émotions primaires deviendront le levain de personnalités fortes qui, avant même d'avoir pensé, savent déjà la technique dont ils useront et les conquêtes qui seront assurées. Pour être vraie et efficiente, la psychologie devrait être de plus en plus synthétique pour cadrer vers les actes fulgurants de la vie. Alors la dynamique risquerait d'être sûre.

Tome second : *le moule culturel, les inadaptations, les étapes de la vie*.

Dans le premier volume, « le milieu était considéré comme « constant » pendant qu'on étudiait le développement des processus communs à la plupart des cultures ». C'est dire que les vérités exprimées étaient assez arbitraires, étant donné, disent les naturalistes, que le milieu prime tout. Il est certain que ce 2^e tome serre la vie de beaucoup plus près que le premier. La structure de la famille, ses relations dans la société ont sur l'enfant une influence décisive mise en évidence par l'auteur mais, ici encore, l'excès d'analyse joint au langage abstrait et au charabia des spécialistes nuit à une synthèse qui serait plus démonstrative avec les mêmes moyens d'investigation.

La remarque est valable pour l'influence du groupe et des organismes sociaux et, plus spécialement, celle de l'Ecole. Et il est surtout regrettable que, à ce point de rencontre *personnalité-milieu*, qui est si décisif pour l'avenir, la personnalité soit la plupart du temps escamotée. En fait, le nœud du problème éducatif se trouve à cette croisée de chemins et, comme dit Krishnamurti, il faut savoir « entrer dans le conflit » pour voir clair. Mais n'y entre pas qui veut.

Sans insister sur les vérités incluses dans les chapitres traitant de l'anormalité sous toutes ses formes, et de l'évolution de la personnalité de l'enfance à l'adolescence, à la maturité et à la vieillesse, notons que l'auteur aboutit à 17 lois qui semblent inclure toutes les situations possibles et imaginables, de la personnalité, eu égard au milieu. Il va sans dire que la complexité de tant de solutions possibles pose des limites au déterminisme psychologique.

Nous continuons à croire que, sous l'angle du facteur *travail* qui résume si éloquemment la rencontre *individu-société*, il y aurait place pour une psychologie neuve et qui, tout naturellement, deviendrait la pédagogie dynamique de demain. L'Education du travail est tout entière à construire, et c'est l'un des mérites de l'Ecole Moderne d'en avoir jeté les fondements.

E. F.

PÉDAGOGIE INTERNATIONALE

Discussions autour de Cooperazioni Educativa

Cooperazione Educativa, février - mars 1956

Une discussion s'est ouverte dans les colonnes de *Cooperazione Educativa*, au sujet de l'adaptation des techniques Freinet à l'école italienne.

Notons tout de suite que le mouvement C.T.S. a pris maintenant le nom de *Cooperazione educativa*, qui serait à la C.T.S. ce que l'ICEM est à la CEL. Nous résumons rapidement cette discussion.

Giorgio Gabrielli ouvre le débat par un article intitulé « Lumières et ombres de la coopération éducative ». Il commence par louer « ces jeunes maîtres qui ont surmonté les barrières de la théorie pour affronter la difficulté de l'action, sans autre défense ou protection que leur bonne volonté et l'amour de l'école et des enfants ». Il souligne que les obstacles étaient grands, en effet, les autorités officielles ont suivi cette expérience assez soupçonneusement ou bien l'ont ignorée, alors que d'autres tentatives de renouvellement de l'école étaient appuyées. D'autre part, l'inspiration politique venue du mouvement Freinet n'a pas été en faveur d'un meilleur épanouissement. Cependant, « le mouvement italien s'est jusqu'à présent maintenu sur un terrain libre et ouvert à toute orientation politique, et ceux qui aiment sincèrement l'école peuvent s'y rencontrer. » — On pourrait répondre à Gabrielli que l'ICEM, aussi, est ouvert à tous ceux qui, sincèrement, aiment l'école, quelle que soit leur orientation politique. Car, constate-t-il, il y a un sillon profond entre les affirmations de principe et la réalité. Et il énumère les raisons pour lesquelles le traditionnalisme reste aussi tenace et pourquoi les instructions de 1923, celles de 1945, ont peu modifié la manière d'enseigner du maître. Ces raisons, il les connaît d'autant mieux qu'il est un pionnier de la méthode globale et naturelle, méthode que lui-même a mise au point, expérimentée et adaptée pour la langue italienne. Il s'agit non pas, comme pense Freinet, d'un obstacle venant de « la bourgeoisie qui refuse au prolétariat la liberté et la vie de l'esprit, mais les plus réfractaires sont les maîtres eux-mêmes qui, par immobilisme spirituel, trouvent plus facile, plus économique, d'enseigner comme ils ont appris, et qui ne soupçonnent pas que les notions ne comptent pas et que le travail que l'esprit de l'enfant fournit pour arriver à ces notions est plus important. » C'est « pour cela que votre mouvement mérite d'être encouragé parce qu'il est alimenté par une foi intérieure profonde, mais il mérite aussi qu'on parle avec sincérité de ses ombres pour que les jeunes qui le dirigent et le suivent ouvrent les yeux sur la réalité et se mettent sur un plan historique et concret.

« Tout d'abord, en Italie, nous n'avons rien à apprendre d'autre ; nous sommes depuis Aristide Gabelli (pour ne pas dire depuis Lambruschini), à l'avant-garde, non seulement de la théorie mais de l'action. » Et Gabrielli invoque les revues de péda-

gogie de 1880, les œuvres de Lombardo-Radice, et « on ne peut affronter une action nouvelle sans ignorer ce qu'on a fait avant ». Or, toutes les techniques suggérées par Freinet ne sont pas neuves ; elles sont une réalité depuis longtemps, encouragée même formellement par les programmes officiels de 1923 et 1945. Le texte libre, la chasse aux mots, les journaux scolaires, la correspondance interscolaire, les fichiers coopératifs, le dessin libre, le calcul vivant, ne sont pas ignorés en Italie et, en visitant des écoles, on s'aperçoit qu'elles sont plus répandues qu'on ne le penserait.

Puis, l'auteur passe à l'imprimerie, à laquelle il reproche de salir les élèves et de transformer les classes en atelier d'imprimerie ; d'autre part, la technique d'imprimerie utilisée est dépassée avec l'introduction des machines monotypes ; d'autre part il y a d'autres techniques de polycopie qui sont plus rapides, moins salissantes que l'imprimerie ; ainsi, suggère Gabrielli, pourquoi n'introduirait-on pas la machine à écrire dans les classes ?

L'auteur prend à partie alors la lutte de Freinet contre le manuel scolaire qui, dit-il, est justifiée en France mais non en Italie, où les progrès ont été remarquables depuis la dernière guerre. Mais le contact avec des textes d'adultes a une valeur formative et humaine qu'il ne faut pas négliger. Si la publication des textes d'enfant est utile, il faut que l'école reste ouverte à la vraie littérature, tout comme on ne se contente pas d'admirer les dessins spontanés des enfants, mais on en permettra le contact avec les meilleures œuvres d'art. Toutefois, l'auteur est d'accord pour demander une révision des livres de textes et l'éducation des maîtres pour qu'ils choisissent ceux qui en valent la peine.

Puis, l'auteur passe plus directement au fond de la pensée pédagogique. Il commence par féliciter le mouvement *Coopération Educativa* qui, dans ses derniers congrès, a mis sur pied un gros travail de révision et d'éclaircissement de son activité. Mais il reproche surtout au mouvement l'introduction du mot technique. Il n'y a pas de place pour la technique considérée comme telle à l'école, « si celle-ci est communion d'âme entre le maître et les élèves s'il existe une communauté de travail pour l'acquisition des valeurs humaines. Car le concept de technique réduit l'œuvre du maître à une sériation d'actes univoques et tournés vers une fin, l'éducation étant une collaboration spirituelle qui rayonne tout entière dans les moments de l'école, dans les rapports très humains qui lient les membres de cette famille nouvelle. Les techniques tuent les âmes parce qu'elles matérialisent ce qui est profondément spirituel. Si l'on donne à la technique un rôle spirituel, on tue le rôle du maître et on remplace l'éducateur par le technicien. « Si l'on pense qu'avec les techniques Freinet ou autres, on ait trouvé la voie, nous n'aurons pas contribué à en faire de bons maîtres. Il faut leur demander de se perfectionner sans cesse en se cultivant et en sachant que le salut éducatif ne réside pas dans un procédé plutôt que dans un autre, mais dans une technique pédagogique qui fait confiance à l'élève, qui valorise l'activité de recherche, qui encourage le besoin d'agir, de savoir, d'ap-

prendre de chacun, de la manière la plus efficace pour chacun. Il souligne aussi la nécessité d'une formation philosophique générale scientifique, car la pédagogie implique la résolution ou, tout au moins, l'interprétation universelle des valeurs et des fins de l'homme. « Un mouvement aussi beau et noble que le vôtre ne peut se ravalier à un technicisme pédagogique, mais il doit tenir aux principes essentiels d'une pédagogie générale. »

Il faut aussi tenir compte des encouragements apportés par les nouveaux programmes promulgués en septembre 1955, et ces encouragements peuvent aplanir certaines difficultés *au point de vue officiel*.

©©©

Dans le numéro de mars, deux camarades italiens répondent à Giorgio Gabrielli.

Sous le titre « Théorie et Pratique, Technique et Education », Aldo Pettini répond à Gabrielli.

Après avoir remercié Gabrielli de la contribution qu'il a apportée à une meilleure compréhension du mouvement, il se permet de faire diverses mises au point.

En premier lieu, répondant à l'objection de Gabrielli qui s'étonnait du silence au sujet des grands pédagogues italiens, Pettini répond qu'il ne faut pas considérer ce silence comme un désintérêt. De même que le mouvement ne méconnaît pas l'influence que les grands pédagogues : Lombardo-Radice, Decroly, Dewey, Ferrière, Claparède, Kilpatrick, ont exercée sur les idéaux éducatifs qui sont les objectifs du mouvement. Mais la Coopération éducative est en ce moment préoccupée de rechercher les moyens concrets qui permettront de réaliser l'œuvre éducative dans les écoles où nous opérons à l'époque où nous vivons.

« Nous sommes, dit Pettini, des praticiens, sans que ce mot implique une méconnaissance de la théorie, de la réflexion (non abstraite) sur le problème éducatif ».

Il est aussi évident que l'Italie n'est pas à la remorque au point de vue pédagogique. Il suffit de lire « Leçons de Pédagogie ». Mais Lombardo-Radice ne doit pas nous faire oublier la situation dans laquelle se sont trouvés les maîtres d'après-guerre, la tête farcie de lectures souvent mal digérées et incomprises, animés par le désir de réaliser un idéal éducatif que l'école nous avait présenté comme se développant depuis l'époque du bon Socrate.

La pédagogie italienne suffoquait sous le poids d'une pédagogie officielle soutenue par une philosophie qui ne tenait aucun compte de la psychologie. D'autre part, l'influence des instructions officielles de 1923 s'éteignit peu à peu, et la méthode globale se réduisit à des procédés d'acquisition d'écriture et de lecture. Un silence isolait les jeunes maîtres issus de l'Institut magistral et les maîtres qui tentaient dans leur classe de faire quelque chose, faute d'organisme qui porte l'expérience au delà de l'école où elle se produisait.

« Au cours de ces années, nous nous trouvâmes en contact avec des courants éducatifs étrangers : l'ICEM et les CEMEA notamment. Et alors nous sentîmes qu'il nous manquait une organisation, car il ne s'agissait pas de tentatives isolées mais d'une expérience coordonnée conduite sur une très vaste échelle. C'est cela plus que l'imprimerie qui nous frappa. Nous savons bien que les journaux, la correspondance, les activités expressives, étaient recommandées par les programmes. Mais du conseil à la recherche d'une ligne d'action unitaire où ils auraient eu une signification précise il y a une différence. Et nous avions une expérience complexe d'une valeur remarquable — celle de Freinet, qui nous montrait un point de départ possible pour une action adaptée à notre école. Voilà pourquoi nous

parlons de Freinet et nous taisons les autres. Les autres, il faut le reconnaître, ont contribué à nos convictions fondamentales. D'ailleurs, même sur Freinet, des pédagogues non français ont influé : les fichiers auto-correctifs sont une adaptation des fichiers Winnetka, les plans de travail ont une origine dans le Plan Dalton. Mais ces éléments ont été refondus dans une solution nouvelle et originale qui répond mieux aux exigences humaines de la situation éducative dans nos pays ».

Puis il passe à l'imprimerie en soulignant que jamais on n'a dit que l'école doit se transformer en entreprise d'imprimerie. On peut éduquer même sans imprimerie, et si elle existe dans la classe, elle doit se surborderonner à des principes qui sont la spontanéité de l'expression et de l'intérêt. L'imprimerie exerce sur l'enfant un attrait supérieur à tous les autres moyens de polycopie, à cause de l'aspect manuel qui est allié à l'aspect intellectuel. D'autre part, elles font appel à des qualités d'ordre, d'attention et de bon goût qui sont essentiellement éducatives.

Nous ne sommes pas des fanatiques de l'imprimerie. Même si nous la soutenons, nous savons bien qu'elle n'est pas le *seul* instrument même si c'est un outil. Donc, nous sommes d'accord avec Gabrielli sur la nécessité de ne pas s'hypnotiser sur cette technique, et l'école n'a pas pour but de former des imprimeurs ».

Les manuels maintenant. Personne n'a soutenu qu'on devait supprimer les livres. « Nous n'avons pas l'intention d'enfermer l'enfant dans son monde, nous voulons ouvrir les horizons le plus possible, parce que nous sommes convaincus que la spontanéité créatrice ne jaillit pas du néant mais d'une interaction entre le milieu et l'enfant et c'est notre devoir que d'offrir à l'enfant l'occasion de se nourrir avec ce qui peut l'élever ». D'ailleurs, à San Marino, Gabrielli a pu se rendre compte de l'appel qui a été lancé aux amis professeurs de lettres, afin qu'ils signalent des textes adaptés aux enfants de nos écoles. Puis, A. Pettini passe aux rapports qui existent entre les techniques et l'éducation. Il est évident que l'acte éducatif est une création originale où l'enfant et le maître réalisent leur humanité concrète. L'éducation est un fait spirituel mais lorsqu'il se concrétise nous rencontrons les techniques ; parce que la fin implique les moyens, et ces moyens pour nous s'appellent imprimerie, correspondance, fichiers, dessins, théâtre, etc... « Si, pour nous, le concept de technique ne se lie pas à l'utilisation de moyens matériels, nous devons tout de même faire appel à eux si nous voulons que ce à quoi nous croyons ne vive pas seulement pour nous mais aussi pour d'autres ».

Toute activité fait appel à une technique, il y a une technique de lecture même si la lecture a en soi une signification qui dépasse cette technique.

Alors l'éducateur doit-il être un technicien ?

Oui, il doit être *aussi* un technicien, c'est-à-dire une personne capable de choisir les moyens pour que l'éducation s'incarne et pour ne pas tomber dans la rhétorique de l'amour. « A ce moment-là nous ne pensons pas que les techniques tuent les âmes, parce que les âmes doivent bien agir d'une manière ou d'une autre ! ».

Il faut que les enfants parviennent à créer leurs techniques, il faut faire confiance à leur pouvoir de création, mais ce pouvoir de création ne s'exerce pas dans un sens absolu, et si nous voulons que les enfants inventent des techniques nous devons en présenter quelques-unes pour créer la situation qui leur permettra de s'exprimer.

D'autre part, il est évident que les techniques seront ce que valent ceux qui les appliquent, mais

elles constituent néanmoins un bon point de départ pour l'instauration de méthodes actives surtout si on pense que parmi les éducateurs, l'éducateur-parfait est une exception et qu'aux autres il faut fournir des moyens qui leur permettront de le devenir. D'ailleurs, plus que les différentes techniques, la raison d'être la technique par excellence du mouvement c'est « la coopération » qui est un moyen d'éducation de l'éducateur.

Aldo Pettini termine en remerciant Gabrielli de ses critiques et en soulignant que le mouvement n'a pas l'intention de s'enfermer dans un technicisme didactique et qu'on s'efforcera de préciser les limites éducatives de ces techniques pour mieux mettre en valeur les principes éducatifs auxquels elles doivent conduire.

©E.D.

Sous le titre « Esprit et expérimentation dans les techniques de coopération éducative », Giorgio Scabbia souligne lui aussi la raison profonde qui a présidé à la création de C.E. qui était d'organiser les tentatives isolées. Il ne nie pas que les techniques Freinet puissent être utilisées dans un but formaliste, mais il sait aussi par expérience le pouvoir de libération qu'elles ont.

« Une erreur que nous avons évitée depuis le commencement c'est celle qui consiste à transformer Freinet en idole, à accepter *a priori* la validité de ses techniques, en les transplantant dans les mêmes formes où elles existaient en France ». Au contraire, nous nous sommes placés sur un plan expérimental essayant d'adapter ces techniques aux exigences de notre école. Puis, après avoir vu les résultats de nos expériences, nous les avons déclarées bonnes et efficaces.

Puis, il poursuit en soulignant « l'esprit coopératif qui anime et caractérise notre action, qui permet que le travail de chacun de nous ne soit pas stérile, mais qu'il s'enrichisse au contact de l'expérience des autres.

Passant à l'imprimerie, Giorgio Scabbia convient en effet que si l'imprimerie servait à imprimer des réceptions ou d'autres pages n'ayant aucun rapport avec l'intérêt de l'enfant, il serait mal justifié d'en faire un outil central.

L'emploi juste de l'imprimerie consiste à mettre un moyen mécanique au service de l'expression de l'enfant. D'autre part, le travail manuel inhérent à l'imprimerie a une grande valeur éducative parce que l'enfant peut dominer ce travail dans toutes ses phases (ce qui n'arriverait pas si le moyen de polycopie était plus compliqué). Le travail de composition demande d'ailleurs une collaboration qui est initiation à la vie sociale.

L'emploi de l'imprimerie se justifie aussi par la correspondance interscolaire qui permet ainsi des échanges culturels profonds, et ces échanges motivent aussi un travail.

Mais cela ne veut pas dire qu'on proscrive la pensée adulte. La lutte contre les manuels et les livres de textes est justifiée par la nécessité de mettre à la disposition de l'enfant pour sa croissance intérieure des lectures vraiment formatrices et des sources d'information plus efficaces et c'est alors avec le fichier que nous arrivons à ce but.

« Toutes ces techniques ne prétendent pas assumer un rôle spirituel qui finirait dans un technicisme pédagogique. Elles sont au service de notre personnalité d'éducateurs à laquelle nous ne voulons ni ne pouvons renoncer ».

I. BELLINA.

Encore une fois : LES LIVRES CLASSIQUES !

par Léopold Salazar VINEGRA

Fondateur et Directeur
du Centre Psycho-pédagogique d'Orientation
du Mexique

LE CEREMONIAL ET LES PROTESTATIONS

Depuis longtemps déjà — et comme les autres années — au début de l'année scolaire, les enfants et leurs parents s'occupent frénétiquement de... couvrir les livres, car c'est bien là une chose indispensable.

Les enfants sont satisfaits de couvrir les livres — bien qu'il arrive trop souvent qu'ils ne les ouvriront pas de toute l'année — et, s'ils les ouvrent, c'est pour les fermer rapidement avec un ressentiment — justifié presque toujours — parce qu'ils ne se présentent pas comme l'ami qu'ils devraient toujours être, mais comme l'instrument d'oppression et de torture. Souvent, trop souvent, ils sont mal imprimés et monotones, parce que les bonnes éditions... coûtent cher !

Et, ceci est le point de vue des parents : les livres coûtent cher ! Généralement, ils coûtent plus qu'ils ne valent. Mais, pour les parents aux ressources limitées (et, chaque fois, les ressources sont plus limitées), surtout quand ils ont beaucoup d'enfants et le désir justifié de les élever tous, l'achat de livres classiques est une véritable catastrophe.

Subtilité inacceptable.

Pourquoi classer les livres en « livres d'enseignement » et « livres d'apprentissage » ? En réalité, tout livre est une source d'apprentissage. La subtilité de la classification réside dans le fait que c'est, ou un livre dont se sert l'élève, ou un livre à l'usage du maître. En vérité, la seule chose importante serait de considérer les livres comme des éléments de consultation.

Le vaillant éducateur Hernandez Ruiz fonde sur la transformation du « livre d'enseignement » en « livre d'apprentissage » la caractéristique de l'Education Nouvelle. Il considère comme un changement radical, dans la nouvelle façon d'enseigner, cette transformation du livre en un moyen pour stimuler et diriger l'enfant dans le travail libre et productif, lui suggérant des problèmes provoquant des observations, le poussant à aller jusqu'au bout de ses recherches.

L'opinion est valable et coïncide avec le point de vue que l'on doit rechercher : considérer le livre comme un moyen de consultation, ou encore comme un outil de travail.

Et le même auteur l'admet ainsi quand il dit que « les livres de travail, dans un enseignement sérieux de l'histoire, devraient stimuler l'enfant pour qu'il réalise un travail profitable, en lui indiquant les sources qu'il devrait consulter. »

Faisant allusion à Freinet et lui rendant justice, Hernandez Ruiz proclame la valeur de sa « technique absolument supérieure » qui consiste en ce que ce sont les enfants qui, au moyen de l'imprimerie, rédigent, composent et illustrent « le livre de vie », qui est le recueil et l'expression de leurs propres expériences directes.

C'est exact. Freinet le dit bien, lui, « l'ennemi de tout frein qui s'oppose à l'éducation naturelle », quand il considère que le manuel est le grand automate qui s'installe dans la classe, dirigeant, au-dessus du maître et de l'intérêt de l'enfant, toute l'activité scolaire.

Nous pouvons proclamer la valeur et la supériorité de cette tâche passionnante et excitante de Freinet, pour essayer d'obtenir que les élèves fassent leurs propres textes.

Dans notre école nous travaillons, depuis sa fondation, avec les petites presses de Freinet et, avec elles et les illustrations de lino, nous avons fait déjà de nombreux « Cahiers de travail » — utilisant, non seulement la petite presse, mais encore la machine Chandler qui permet des éditions plus grandes et de meilleure présentation.

L'important est le contenu, produit du travail personnel, des expériences acquises par les maîtres et leurs élèves réunis, expériences qui correspondent aux intérêts réels de l'étudiant, stimulés par le maître, comme ce doit être, ainsi que le définit Sar-rayo, dans la nouvelle éducation.

Nous sommes tous d'accord, et il est satisfaisant de reconnaître l'identité de vue entre les éducateurs mexicains.

Il est clair que d'amener ces principes à la pratique offre de grandes, presque d'insurmontables difficultés, les unes d'ordre matériel, les autres d'ordre idéologique.

Tout d'abord, le livre classique est un des maillons de la chaîne qui est constituée ensuite par les programmes, les horaires, les examens, compromis auxquels ne peut se soustraire le maître dans son école.

Il faut rompre cette chaîne par quelque endroit, et ce sera probablement dans le fait de ne plus considérer les livres classiques comme obligatoires, mais volontaires, facultatifs, chose qui allégera la lourde charge des parents, en donnant la possibilité de choisir pour les acheter ou non. Et cela rend au maître son importante fonction de guide, qui oriente, stimule le travail de ses élèves, en accord avec la réalité et avec leurs propres intérêts, pour réaliser leurs propres livres de travail.

Il est certain que la chose est rendue difficile, non seulement par la nécessité d'avoir une imprimerie, mais encore par celle de disposer d'une bibliothèque, désir qui doit être le plus tenace et à encourager dans toutes nos écoles.

Il est sûr, également — et ceci peut être un des obstacles — qu'une telle façon de procéder oblige le maître à un travail et à une étude qu'il ne peut toujours réaliser, soit par manque de temps, soit aussi par indolence.

De toutes façons, nous devons lutter, lutter sans hâte, sans impatience, sans reproches, ni exigences exagérées, pour que le livre classique se voit cantonné dans le rôle de livre de documentation.

Ceci, nous le savons, choque aussi certains intérêts bien établis, parmi lesquels il en est de dignes de considération.

Mais, en fin de compte, nous devons nous attacher à rendre possible cette lumineuse et exaltante tâche.

De la revue mexicaine *Rumbos*.

N° du 28 février 1956. Trad. Mlle ROUMAZEILLES.

Notre Enseignement Secondaire, ce grand malade

Nous publions bien volontiers aujourd'hui l'excellente étude que nous envoient nos camarades Tunisiens et qui corrobore, hélas ! les arguments sur lesquels nous avons fondé la proposition de loi qu'on lira d'autre part.

Le but essentiel de l'enseignement doit être la culture, et les chemins qui permettent d'y parvenir sont multiples. Chaque nation choisit pour sa jeunesse le système didactique qui répond le mieux à ses goûts propres et aux exigences de l'époque où elle vit. Puis les générations successives y apportent les amendements qu'impose son évolution, en tenant compte des principes fondamentaux suivants :

1°) Faire précéder la spécialisation dans une branche du savoir par une culture générale qui embrasse toutes les disciplines qui intéressent l'époque afin que le pays puisse participer aux échanges internationaux dans les domaines de la culture.

2°) Doser l'importance relative de chaque discipline en déterminant l'étendue des programmes et le nombre des heures hebdomadaires d'enseignement. On évitera ainsi d'approfondir prématurément et inutilement certains sujets et d'en négliger d'autres.

3°) Imposer au « volume » des connaissances à faire acquérir et assimiler, une limite qui ne sera ni préjudiciable à la santé de l'élève ni propice à la

dissipation et au vagabondage. On y parvient en choisissant pour les heures d'enseignement une limite optimum permettant d'éviter à la fois le surmenage et le désœuvrement.

Certes, il n'est pas aisé de déterminer cette limite. La faculté de comprendre et d'assimiler les questions varie suivant les individus, leur âge et les matières à étudier. Mais les spécialistes de la pédagogie sont à même de juger de l'opportunité qu'il y a à étendre ou à réduire les programmes.

La nation tunisienne éprouve aujourd'hui l'urgent besoin d'instituer un nouveau système éducatif et culturel pour sa jeunesse, et chacun de nous se demande ce que sera notre culture de demain. Nul doute que bientôt des commissions seront formées pour étudier la réforme de l'enseignement actuel, en s'inspirant des principes directeurs que leur assigneront les autorités compétentes. Quel sera alors le premier travail de ces commissions ? Si nous commençons par inviter les spécialistes des nombreuses disciplines retenues, à déverser leurs programmes respectifs, chacun d'eux nous viendra avec son outre pleine et le vase débordera, l'élève sera accablé et le résultat sera médiocre, s'il n'est pas à l'opposé du but recherché. Et pourtant, aux yeux de ces spécialistes, les programmes institués pour l'instruction civique et morale, la grammaire et la littérature, la théologie avec toutes ses sec-

tions, l'histoire et la géographie, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, les langues vivantes, le dessin et la musique..., constituent des minima nécessaires à la formation d'une jeunesse attachée à son pays, sa langue et sa religion sont friandes de sciences modernes. S'arrêter en deça de ce minimum conduirait d'après eux à priver l'élève de connaissances fondamentales et à laisser sa formation inachevée.

Eh bien, nous répondrons que le but à atteindre n'est pas le savoir en lui-même, mais plutôt l'aplatissement des chemins qui y mènent. Ils nous importe peu que l'élève ait acquis ou non, à la fin de sa scolarité, tel ou tel volume de connaissances. Il nous suffit de le préparer à se cultiver abondamment et profondément dans la branche de son choix.

Le but de la culture est d'obtenir cette gymnastique de l'esprit grâce à laquelle nous pouvons étudier les sujets les plus vastes et les plus épineux, et résoudre les problèmes les plus complexes et les plus ardu. Et la gymnastique de l'esprit, pas plus que celle du corps, ne s'acquiert pas par l'étude de ce qui est écrit dans les livres et les cahiers, mais par l'entraînement soutenu et progressif, grâce auquel se développent et s'amplifient les facultés de l'étudiant. Bourrer un cerveau de connaissances, cela équivaut à accumuler des trésors entre les mains de ceux qui ignorent l'usage qu'on en fait. Un tel cerveau est condamné soit à se délester rapidement de la majeure partie de sa charge pour revenir à son vide initial (et c'est ce qui se produit le plus souvent), soit à conserver sa « farce » qui, faute de digestion, l'empoisonne et fait du crâne qui l'enveloppe une boîte à postulants dogmatiques.

D'ailleurs, l'érudition — même par gourmandise — est devenue aujourd'hui chose bien difficile, sinon impossible : la vie d'un homme est trop courte, et ses facultés, aussi vastes soient-elles, sont trop limitées, pour qu'il puisse se permettre de se documenter abondamment dans toutes les sciences anciennes et modernes dont l'étendue et la diversité ne cessent de croître.

Lorsque nous examinons notre enseignement actuel en Tunisie, nous le trouvons entaché de nombreuses imperfections et c'est pour nous un devoir de l'en corriger. Citons en particulier :

1°) *La diversité des formes d'enseignement* : l'enseignement que nous dispensons actuellement revêt des formes diverses et engendre des catégories différentes d'intellectuels. C'est ainsi que le Primaire comprend les « zaouias », les « kouttebs », les écoles franco-arabes, les écoles coraniques et les écoles françaises ; le Secondaire est « zéïtounien », « tunisien » ou « français », chacune de ces catégories comportant les sections classique et moderne. Cette diversité est le fruit d'une idée colonialiste bien connue : diviser la jeunesse pensante en deux catégories : le zéïtounien (de culture orientale et conservateur) et le collégien ou lycéen (de culture occidentale et rénovateur), chacun d'eux détestant et méprisant l'autre. Cette opposition a fleuri et fructifié longtemps pour le compte du colonialisme. Aujourd'hui elle faiblit sans toutefois disparaître. Notre devoir le plus impérieux et d'en anéantir les derniers vestiges et d'unifier les voies de l'instruction de la jeunesse, tant du moins que nous sommes à l'échelon de la culture générale.

2°) *Le surmenage* : l'exercice de ma profession de censeur, mon expérience personnelle et les nombreux entretiens que j'ai eus avec mes collègues des établissements secondaires et de la zéïtounia, m'autorisent à affirmer que les programmes d'enseignement des classes « tunisiennes » et « zéïtouniennes » sont préjudiciables à la santé physique et mentale de

l'élève. Les arguments ne manquent pas pour le prouver et il nous suffira d'examiner deux des nombreux cas que comporte notre enseignement secondaire. Nous conviendrons, pour abrégé, d'appeler « lycéen » l'élève appartenant à une section de nos lycées et collèges, « sadikien » l'élève fréquentant une classe « tunisienne » des mêmes établissements, et « zéïtounien » l'élève de la Grande Mosquée.

a) *Cas de la 1re année du premier cycle* : (classe de 6me des lycées et collèges). C'est ici que l'élève passe du primaire dans le secondaire et que s'inaugure pour lui l'obligation de concevoir et de comprendre. Son niveau mental est encore bas et il conviendrait de le guider et de l'aider à gravir graduellement les degrés de la culture. Regardons le tableau de ses heures hebdomadaires :

MATIÈRES	Lycéens	Sadikien	Zéïtounien classique	Zéïtounien moderne
Arabe	5	8	8	8
Français	6	6	2	2
Enseignement religieux..		1	10	10
Histoire et géographie ...	2 ½	2	2	2
Histoire musulmane		1	1	1
Mathématiques	2	2	3	3
Sciences naturelles	1 ½	1 ½	1	1
Calligraphie		1	1	1
Dessin *	1 ½	1	1	1
Instr. civique et morale.	1	½		
Education physique **...	2	2	1	1
Musique	1	1		
Travaux manuels	1			
<i>Totaux.....</i>	<i>23 ½</i>	<i>27</i>	<i>28</i>	<i>30</i>

Ajoutons qu'il n'y a pas bien longtemps (quatre ans au plus), le nombre d'heures à la Zéïtouna s'élevait à 34 :

Enseignement religieux	13
Langue arabe	15
Arithmétique	2
Géographie	2
	<hr/>
	34

* Facultatif à la Zéïtouna.

** Inexistant dans la pratique, à la Zéïtouna.

L'examen de ce tableau montre que les sept premières disciplines qui exigent de l'élève un travail de préparation à la maison et mettent son espoir à contribution, comportent un nombre global d'heures de 17 pour le lycéen, 21½ pour le sadikien et 25 ou 27 pour le zéïtounien. Alors que les heures consacrées aux disciplines de détente sont de 6½ pour le lycéen et 5½ pour le sadikien, le zéïtounien en étant pratiquement privé.

Si nous admettons que dans les sections françaises l'horaire consacré au travail cérébral est un maximum qui ne peut être dépassé qu'au risque de surmener l'enfant, de le priver du repos et des jeux et de l'empêcher de prendre une part active à la vie familiale et sociale, nous avons sans nul doute surchargé le sadikien et accablé le zéïtounien.

Et que pouvons-nous dire lorsque nous vient l'écho de cet appel que lancent en France ceux qui réclament l'allègement des programmes de l'enseignement secondaire, afin de pouvoir consacrer les matinées aux cours, et les après-midi à des activités artisti-

ques et sportives, aux jeux scolaires et aux travaux manuels, aux révisions et à la lecture...?

Cet appel émane de personnes et d'organismes qualifiés, et leurs rangs grossissent sans cesse. Mais ils buttent contre ce lourd héritage de traditions que leur a légué un long passé culturel.

Il convient d'autre part que nous tenions compte de ce que l'âge moyen de nos élèves dans cette classe est en régression par rapport aux années précédentes. Nous trouvons aujourd'hui parmi eux ceux qui n'ont pas plus de dix ou onze ans, et il viendra un jour où leur âge s'établira autour de cette moyenne. Il sera nécessaire alors d'y adapter les programmes et les horaires.

b) *Cas de la 2^{me} année du deuxième cycle* : (classe de seconde). Ici l'élève ne se contentera plus d'apprendre, de comprendre et de réciter, d'observer et de décrire. On lui demandera d'analyser, de synthétiser, d'établir ce qu'il avancera, de donner son opinion personnelle et de l'étayer d'arguments solides. Il a donc besoin d'un nombre important d'heures qu'il consacrerait, en étude ou chez lui, au travail de préparation. Voyons le tableau de ses heures de classe.

MATIÈRES	Lycéen		Sadikien		Zeitounien	
	classique A	moderne	classique A	moderne	classique	moderne
Langue arabe.....	3	3	6	6	12	5
Français.....	4	4	5	6		3
Latin.....	3		3			
Grec.....	4		3			
Langue vivante....		3		3		4
Enseign. religieux .			1	1	18	5
Histoire géographie	3 ½	3 ½	3	3		3
Histoire musulmane			1	1	1	1
Mathématiques * ..	1 ½	4	3	4	2	5
Sciences physiques	3 ½	4 ½	3	4 ½	2	3
Education physique	2	2	2	2		
Dessin.....	1	1				
Musique **.....	1	1				
Travaux manuels **	1	1				
Totaux.....	27 ½	27	32	30 ½	35	29

* Facultatif pour le lycéen classique A.

** Facultatif.

L'horaire consacré aux dix premières disciplines, c'est-à-dire au travail cérébral obligatoire est :

22 ou 22 ½ pour le lycéen
28 ½ ou 30 pour le sadikien
29 ou 35 pour le zeitounien

L'éloquence de ce tableau nous dispense de tout commentaire. La charge du sadikien est lourde et le fardeau du zeitounien est encore plus lourd. Nous ne devons pas perdre de vue que l'élève fréquentant cette classe a en moyenne de quatorze à quinze ans. C'est l'âge de la « croissance » et de la puberté, où l'enfant est menacé de troubles organiques pouvant être fort graves.

A ma connaissance, il n'existe pas un seul professeur qui n'ait pas reconnu la réalité de ce surmenage accablant, ni la nécessité de l'allègement des horaires et des programmes. On peut alors se demander pourquoi nous ne procédons pas à cette réforme pour soulager nos élèves et leur faciliter la tâche, améliorer leurs résultats et élever leur niveau intellectuel ?

Eh bien le mal vient de cet attachement opiniâtre de chaque spécialiste à ses programmes et à ses « heurtes », peu nombreuses à ses yeux et en-dessous du minimum nécessaire ! Certes il vous accordera que l'ensemble des programmes réunis est exorbitant, mais il regrette de ne pouvoir souscrire à une réduction dans sa propre discipline, car il craint l'élimination de questions essentielles pour la culture. Et si vous insistez, peut-être vous accusera-t-il de mauvaises intentions à l'égard de sa spécialité, ou du moins de la qualité de votre désintéressement.

La réforme n'est pourtant possible que si chaque spécialiste domine cette inclination naturelle à pousser au plus haut point l'importance de sa discipline, et que s'il considère, avec nous, l'intérêt général d'abord.

3°) *Sept longues années* : la durée de l'enseignement secondaire est de sept ans. Ce temps trop long, a été fatal à de nombreux étudiants tunisiens, les nécessiteux en particulier. Il n'est pas rare que le jeune tunisien se voit encore sur son banc scolaire malgré ses dix-huit ou même vingt ans, pendant que son imagination se plaît à faire miroiter devant lui la vie confortable et douillette de ceux qui, déjà, ont une situation rémunératrice. Images ensorceleuses qui ont anéanti plus d'une volonté et rendu plus impérieux l'appel de la famille à chercher un emploi ! Notre étudiant sait qu'en gagnant sa vie il soulage sa famille de son propre fardeau et l'aidera à supporter la charge de plus jeunes et plus faibles que lui.

Et en admettant que sa volonté soit tenace et que la famille ne l'oblige pas à interrompre ses études, eh bien il choisira, le plus souvent, les études supérieures les plus courtes et s'arrêtera au terme des premières étapes, s'interdisant ainsi d'aller plus loin et plus haut. Pourtant il sait — et c'est ce qui le peine amèrement — que ses dispositions naturelles et ses facultés, lui auraient permis d'accéder aux plus hautes cimes de la culture.

La « limite d'âge » a fermé plus d'une porte devant nos adolescents et même devant des hommes d'âge mûr, et l'interruption prématurée des études supérieures nous laisse pauvres en ces grands esprits qui, par l'étendue et la profondeur de la science, font les doctrines et servent de guides et de références.

Il est possible de remédier à ce mal par une réduction de la durée des études secondaires. La chose est aisée puisque les études générales s'achèvent pratiquement à la fin du premier cycle dont la durée est de quatre ans. Pendant les trois années que dure le second cycle, les mêmes programmes sont repris, avec quelques développements. Cette reprise est inutile, et vain est le développement de quelques questions prises dans des disciplines diverses. L'étude en étendue et en profondeur est du domaine de l'enseignement supérieur, et il n'y a aucun inconvénient à ce que le terme de l'enseignement secondaire soit celui de son premier cycle. On peut, à la rigueur, intercaler entre le secondaire et le supérieur une année supplémentaire. Nous récolterions au moins le bénéfice de deux années complètes qui ont leur importance au point de vue familial, culturel et national.

4°) *La multiplicité des examens* : si vous voulez connaître le résultat de notre enseignement secondaire actuel, interrogez les professeurs de nos classes « tunisiennes » et zeitouniennes, et questionnez les examinateurs qui ont participé aux travaux de nombreux jurys dans divers examens (El Ahlia, Ettahsil, le diplôme de fin d'études du collège Sadiki, le baccalauréat,...). Ils vous répondront que ce résultat

est bien faible, et certains ajouteront que le cerveau de l'élève sonne creux.

L'élève ne sait ni lire, ni écrire, ni s'exprimer correctement, et pourtant nous l'avons saturé de syntaxe, de morphologie et de littérature, nous l'avons immergé jusqu'à le noyer dans des océans de vers et de prose. Il nous rappelle parfois cette légende de l'auditeur zeitounien qui, après une année d'études sur les attributs divins, demande à son cheik quel est le degré de parenté entre Dieu et « la Manoubia »... Il place Madagascar dans la Mer Rouge et parle d'une entrevue entre Napoléon et Haroun Errachid...

Les « perles » de cet acabit sont innombrables. L'élève ne connaît pas l'effort de réflexion. Il compte sur sa mémoire qui, souvent, le trahit et l'induit grossièrement en erreur. Et comment ne compterait-il pas sur elle alors qu'on exige de lui d'apprendre un volume exorbitant de connaissances ? C'est d'ailleurs ce qui le pousse à adopter la méthode de la pure agglutination, sans effort d'assimilation. Il n'est plus alors qu'un perroquet répétant des mots sans en comprendre le sens. Quel inconvénient y-a-t-il à ce que Napoléon rencontre Haroun Errachid ? Il n'y a là que des sons qu'on émet, ou des signes qu'on écrit. Et si vous vous fâchez, il vous accusera d'injustice envers lui. Est-il responsable de l'accumulation des questions dans son cerveau ? A-t-il voulu, lui, que ces questions aient ce qu'il faut de similitude pour se mélanger dans sa mémoire et le rendre incapable de les démêler ?

Lorsque nous recherchons les causes de l'abaissement du niveau de nos élèves, certains nous diront que c'est notre système pédagogique qui a fait perdre à l'élève son bon sens et ses prédispositions intellectuelles; d'autres ajouteront que la jeunesse a dégénéré, que ses aptitudes se sont ratatinées par la corruption du siècle qui l'a dépouillée de ses qualités et de sa pureté...

La vérité est que les efforts de l'élève se sont éparpillés par la multiplicité des disciplines. On a introduit dans l'enseignement, sans aménagements préalables, des disciplines nouvelles, tout en conservant les anciennes, de sorte que chaque réforme a amené une augmentation de l'horaire. Ajoutons que l'époque où nous vivons occupe l'attention des jeunes par des activités extra-scolaires. Je ne parle pas d'amusements ou de dévergondage, mais d'activités saines, contribuant à la formation de l'élève et à son éducation sociale, telles que l'audition des conférences, les compétitions sportives, les excursions en vue de la documentation et de l'échange des idées... De nos jours, les besoins de l'homme et les problèmes de sa vie se sont multipliés, ses loisirs se sont réduits et les préoccupations prennent ses jours et ses nuits. L'enfant est une fraction de sa famille et de son milieu social. Il ne peut s'empêcher de s'in-

téresser à leurs problèmes, même dans une faible part.

Ajoutons également la multiplicité des examens que nous faisons subir à nos élèves. L'enfant s'intègre dans l'enseignement secondaire par l'examen d'entrée en 6^e, examen qui lui fait vivre, ainsi qu'à sa famille, des jours amers. Puis, il vit dans l'atmosphère de l'examen, dans la crainte d'échouer et l'espoir de réussir, entre le cauchemar de l'échec et les doux rêves du succès. Or, l'expérience a montré que les résultats des examens ne correspondent pas au degré d'application et de peine de l'élève et du maître. Il n'est pas rare que la récompense du sujet brillant qui s'était donné à ses leçons et a ruiné ses forces à préparer l'examen, soit... l'échec, ou, si la chance lui sourit, le succès parmi les derniers de la liste, ceux à qui le jury a prêté ou donné gracieusement quelques points.

Le résultat reflète plus souvent la bonne fortune du candidat que sa valeur réelle. Je me suis trouvé un jour en délibération, dans un jury du baccalauréat où la Providence avait réuni les examinateurs les plus « généreux ». Au même moment, et dans la même salle siégeait, pour une série analogue, un autre jury que le hasard avait constitué par les examinateurs les plus « chiches ». Le résultat a été de plus de 60 % d'admissibles dans la première série et de moins de 20 % dans la seconde.

Le résultat dépend aussi de l'état physique du candidat le jour de l'examen. L'élève travailleur se déprime au point de ruiner sa santé. Il se présente à son examinateur la tête vide, malgré les nuits passées à la bourrer de connaissances; il a les nerfs tendus et les yeux rouges; sa langue est comme paralysée, son cœur bat et sa main tremble. Et le maximum que l'on puisse tirer de lui, ce sont des lambeaux épars de ces connaissances surabondantes qu'il s'était employé, la veille de l'examen, à ingurgiter jusqu'à l'étranglement.

Et, entre autres « bienfaits » de l'examen, ajoutons que le professeur est obligé de se consacrer beaucoup plus au « bachotage » qu'à sa mission fondamentale qui est de faire acquérir à ses élèves une culture véritable.

Voilà un aperçu succinct de certains malaises dont souffre notre enseignement secondaire. Nous espérons trouver de doctes guérisseurs pour l'en soulager. Nous devons alléger les programmes, réduire les horaires et libérer l'élève du spectre de l'examen, afin de ramener l'élève et le maître sur les chemins qui conduisent aux sources vivifiantes de la culture. Et que le point de mire de ces réformes soit la création d'un enseignement conforme à notre idéal national et à notre époque, sans pour cela nous attacher outre mesure à des systèmes, à des formes ou à des méthodes venant de l'Orient ou de l'Occident !

Ahmed el FASSI.

COOPÉRATION INTERNATIONALE

Le mouvement *Cooperazione Educativa* envisage d'organiser, à Frontale, dans une maison de campagne, des séjours par petits groupes (15, au maximum), d'environ 15 jours chacun, dans le but de clarifier, d'élaborer et de coordonner les efforts et la portée des techniques Freinet, dans le cadre des progrès de la pédagogie.

Frontale offre des possibilités d'excursion, dans la région montagneuse des Marches et, aussi, de repos.

Le prix de journée ne dépassera pas 700 liras; le droit d'inscription est de 1.000 liras, à s'inscrire à Casa MCE Frontale Maurata, en précisant la durée et les dates du séjour.

On précise que la maison n'offre pas beaucoup de confort, mais l'indispensable pour la vie en commun. On dort en dortoir sur lits à deux étages. On doit apporter des draps et serviettes.

LA DIÉTÉTIQUE. - Vers une éducation sanitaire

Quand, tout au début de l'expérience de notre Ecole Freinet, nous avons fait intervenir dans notre pédagogie le facteur si important de la santé, nous nous sommes exposés à bien des critiques. Je dois même dire que nous avons payé très cher nos audaces de retour à la Nature, car nos ennemis les plus cuisants ont été ceux que nous a toujours imposé le dogmatisme le plus claironnant et le plus extrémiste. Pour le scientifique, en effet, la science est toujours absolue et définitive, et en soupçonner les défaillances — et, qui plus est, les mettre en évidence — c'est se vouer à l'empirisme et à l'ignorance, quand le discrédit ne vient pas compléter le sommaire règlement de compte que les clercs temporaires vous octroient.

Mais le temps marche. Et voici qu'à la faveur — ou plutôt de la défaveur — de la maladie endémique et généralisée, des savants conséquents voient enfin une corrélation entre le mauvais état sanitaire des hommes et leur alimentation frelatée.

Cette comparaison de simple bon sens — et qui est, en fait, dans l'esprit de la plus humble mère de famille — va nous mener bien loin, car le problème de l'alimentation se trouve en fait au centre de tout le comportement social et individuel des hommes. C'est pourquoi, il est tout indiqué de reparler, aujourd'hui, de cette éducation en faveur de la santé que nous proposons il y a bientôt trente ans à la réflexion de nos camarades, sous la direction de notre regretté *Vrocho*, disciple d'Hippocrate et rationaliste grec.

L'expérience de notre Ecole Freinet — l'Ecole qui ignore la maladie — a eu déjà une influence considérable sur des milliers de familles de nos camarades de l'Ecole Moderne et, au-delà, dans les milieux où ces camarades ont quelque influence. Nos ouvrages : « *Principes d'alimentation rationnelle* », et la « *Santé de l'enfant* », pour si modestes qu'ils soient — connaissent un succès grandissant, à cause justement du côté pratique de leur enseignement et de la facilité de cette pratique jointe à une logique démonstrative de bon sens et d'expériences permanentes.

Si ce succès se justifie quant aux résultats obtenus sur le plan de la santé physiologique, il nous porte aussi — il faut le souligner — vers les larges horizons des rapports de l'homme et de la Nature, c'est-à-dire dans des domaines où tout est, en fait, à découvrir.

Le moment est venu, semble-t-il, de désertir le laboratoire pour les vastes champs de la terre, là où œuvre la vie dans les humus naturels, où s'évanouissent les frontières entre le monde de la matière et celui du vivant. Et nous touchons ici à un univers neuf, d'une ampleur vertigineuse et qui conditionnera non seulement une science nouvelle de la vie mais encore une philosophie nouvelle et une culture nouvelle de l'Humanité. Les perspectives en sont si enthousiasmantes que l'on se met à espérer des destins de bonheur et de virilité pour les générations à venir si, toutefois, les forces de vie prennent le pas sur les œuvres de mort.

Mais, revenons aux réalités du moment. Elles sont, ma foi, assez réconfortantes : nous avons parlé déjà à notre Congrès de Bordeaux et dans nos rapports de la Commission de la Santé, des heureuses initiatives de l'Association Française de Recherche pour une Alimentation Normale (AFRAN) qui, objective-

ment, scientifiquement, fait la preuve que la qualité des aliments doit répondre à des critères décisifs et mesurables. C'est ainsi que l'AFRAN crée une production alimentaire de qualité par une œuvre constructive où spécialistes, scientifiques et empiriques apportent leur collaboration. Nous en reparlerons d'ailleurs en nous plaçant sous l'autorité d'un groupe de médecins de l'AFRAN.

Nous voudrions, aujourd'hui, pour souligner l'importance et la nécessité de ce souci mondial d'une alimentation saine, parier un peu de la troisième conférence de l'Union Internationale pour l'Education Sanitaire de la Population, qui s'est tenue à Rome, du 28 avril au 5 mai. Plus de 1.200 congressistes, venus de 51 pays du monde, y participaient. Le Haut-Commissaire italien à l'Alimentation avait organisé une exposition avec panneaux animés qui, si elle se situait encore trop avantagement sous des lois biologiques trop orthodoxes, n'en démontraient pas moins un réel souci de recherche objective.

L'un des aspects les plus éloquents et les plus conséquents de cette grande manifestation est certainement cette notion nouvelle du respect de la Nature soulignée avec hauteur par le professeur Delore, de la Faculté de Médecine de Lyon, chaleureusement applaudi par les congressistes. Citons-en quelques passages, en conclusion de ce trop bref et hâtif aperçu sur le vaste problème de la nourriture humaine, duquel dépendent toutes les nourritures qui font l'avenir de l'homme.

NUTRITION ET RESPECT DE LA NATURE

« L'Education sanitaire rappelle à l'homme qu'il importe de respecter la nature, sinon l'homme, tôt ou tard, risque de payer son aveuglement : déboisement, modification des climats locaux par l'urbanisation et l'industrialisation excessive, stérilisation des sols forcés par une exploitation intensive, abus des engrais chimiques remplaçant l'humus et l'engrais naturel, pollution des eaux et des atmosphères, ubiquité des radiations, extermination de certains représentants de la faune ou de la flore qui s'avèrent comme jouant un rôle utile dans la chaîne de solidarité biologique de tous les êtres... »

« Ce sont là les articles du thème si actuel, si primordial de l'altération et de la protection de la nature. Hippocrate avait consacré son ouvrage le plus célèbre à l'étude des Aïrs, des Eaux et des Lieux. Aucun de ces milieux n'est resté le même, et cela, du fait de l'intervention de l'homme et de son industrie. »

« Homme, qu'as-tu fait de la nature ? Il y a là les éléments d'une éthique du comportement de la société humaine vis-à-vis de son milieu naturel. »

« Les conditions de vie nouvelles entraînent, pour la santé de l'homme, des risques que l'éducation sanitaire doit prendre de plus en plus en considération. Il y a là, pour elle comme pour la pathologie générale, des chapitres nombreux, dont la plupart sont le fait de notre siècle et de ce que l'on peut appeler la civilisation technique. »

« La qualité de notre alimentation, sa valeur biologique, sont compromises par l'épuisement des sols, la diminution de l'humus, les méthodes d'exploitation des terres pour un grand rendement, l'abus des engrais artificiels. La terre nourricière est maltraitée. La relation entre le sol et la santé des êtres par l'intermédiaire des produits alimentaires reste négligée. »

gée. L'industrialisation de beaucoup de produits (raffinage, conserves, colorants...), l'altération chimique des boissons et les méthodes artificielles d'élevage de beaucoup d'animaux achèvent d'altérer la qualité de notre alimentation. Il y a là un problème sanitaire d'une importance primordiale et qui récla-

me une action urgente des éducateurs auprès des agronomes et des industriels. »

Un II^e Congrès International de Diététique aura lieu à Rome, en septembre prochain, avec exposition internationale de produits alimentaires.

E. FREINET.

Nos Rencontres Internationales

La rencontre internationale de TUNIS

12 au 20 septembre 1956

La Coopérative tunisienne de l'Enseignement Moderne a l'honneur de vous inviter à participer à la grande rencontre internationale des éducateurs qu'elle organise du 12 au 20 septembre 1956.

Cette rencontre a pour but de réunir les éducateurs soucieux de rénover leur enseignement et de perfectionner leurs procédés, dans des séances de travail où ils mettront en commun les résultats de leur expérience et essaieront de résoudre leurs problèmes, tout en visitant la Tunisie, à l'aube de sa renaissance.

Afin de rendre le séjour agréable à nos visiteurs étrangers, nous avons préparé un programme itinérant où les réunions de travail alterneront avec des excursions qui mèneront nos congressistes aux plus jolis sites de la Tunisie, de la vallée de la Medjerdah aux oasis du sud en passant par les orangeries du Cap Bon et la ville sainte de Kairouan.

Notre rencontre est placée sous le haut patronage de Monsieur le Ministre de l'Education Nationale, de la Fédération Nationale de l'Enseignement et du Syndicat Tunisien de l'Enseignement public.

Nous insistons auprès de nos camarades enseignants et amis de l'Ecole et de l'Enfance pour qu'ils viennent nombreux participer à nos travaux.

Camarades de l'Ecole Moderne de France, d'Afrique du Nord et des groupes internationaux de l'Ecole Moderne, vous êtes particulièrement invités.

Renseignements et inscriptions chez BEN AMARA, directeur d'Ecole à El Bathan (Tunisie).

A propos de TOURISME SCOLAIRE...

Voici l'adresse des camarades ayant répondu à notre appel et acceptant de dépanner des caravanes scolaires pour leur hébergement :

Ecole de BOUSSAC garçons : CREUSE ;
Ecole d'ONDRES (2 classes) : LANDES ;

à 9 km de BAYONNE, sur la route Nationale 10, c'est la porte du pays basque.

Ecole de CARAMAN (2 classes) : Hte-GARONNE, à mi-chemin entre TOULOUSE et SAINT-FERRÉOL.

Que les collègues acceptant d'abriter pour une nuit une caravane scolaire, se fassent connaître immédiatement.

Il serait agréable à tous d'avoir une liste plus longue. Vite un simple mot : DÉPANNEUR CARAVANE SCOLAIRE et votre adresse.

Merci aux camarades qui ont déjà répondu et à ceux qui répondront encore.

HERVET, à Caraman (Hte-Garonne).
Tél. 52 Caraman.

VIII^{me} CONGRÈS D'ÉTÉ BOHAN-LES-DOLIMARTS (BELGIQUE)

du 29 juillet au 12 août 1956

CAMPING. — Terrain magnifique et gratuit à 5 km du Congrès, avec bain de rivière et dans un site unique.

CHAMBRES. — Elles sont coquettes et ont toutes la vue sur la vallée de la Semoy, dans des bungalows éloignés du bâtiment principal.

ATELIERS. — Les ateliers : objets décorés, peinture, seront renouvelés. En vue du Congrès national de Nantes, en 1957, une étude pratique d'organisation collective aura lieu au cours de la vie même des congressistes, ce qui constituera en fait un « atelier » supplémentaire.

AMBIANCE. — Ouvriers en vacances. Deux soirées seront réservées aux « vacanciers ». D'où possibilité de prendre contact avec l'inénarrable humour wallon. Autres soirées : bals, variétés, cinéma. Grande salle de spectacle, salon de thé-exposition, golf miniature, salle de ping-pong.

LARGE HORIZON naturel, social et pédagogique. Voir les numéros précédents de « L'Educateur » et adressez tout de suite votre inscription, ferme ou de principe. Il y a autant de places que vous voulez, mais à la condition de me

prévenir. N'attendez pas le prochain « Educateur », il pourrait être trop tard.

1.000 fr. d'acompte pour tous, plus, pour les adultes, 500 fr. d'inscription à R. Lallemand, Fromelennes (Ardennes), CCP 96.18 Châlons-sur-Marne.

Groupe Marnais de l'Ecole Moderne

Une journée pédagogique aura lieu le jeudi 14 juin.

Voici le programme prévu :

- 9 heures : Rendez-vous des voitures et des piétons à Reims, place de la Gare.
- 9 h. 30 : Visite du Musée préhistorique d'Épernay.
- 10 h. 30 : Musée du Vin.
- 11 heures : Visite des caves Moët et Chandon. Dégustation.
- 12 heures : Repas sur l'herbe, à Hautvillers.
- 14 h. 30 : Visite du Musée Lapidaire, Reims.

TECHNIQUES SONORES

21 août - 27 août : Ile de Ré ou Oléron : Stage plus particulièrement réservé aux camarades ayant déjà un magnétophone.

Inscriptions : P. Guérin, E.P.A. Chanteloup, Sainte-Savine (Aube). Précisez si vous êtes campeur.

Stage de Boulouris. — Informations et initiation au cours du Stage Techniques Freinet.

Afin d'éviter l'embouteillage d'octobre, nous serions heureux que les camarades qui pensent passer commande du magnétophone multistandard CEL au cours du premier trimestre 1956-57, nous en avisent du principe dès maintenant.

Nous rappelons que seul le multistandard CEL est capable d'écouter et d'enregistrer de toutes les façons possibles et de correspondre avec tous les magnétophones mondiaux, que sa qualité le rend valable pour les émissions de radio CEL à la radiotélévision française.

C'est une référence dont bon nombre de magnétophones ne pourraient se prévaloir. **Qualité d'abord !**

Service d'identification Insectes coléoptères

Si vos élèves ont capturé des coléoptères dont la détermination vous embarrasse, vous pouvez les expédier à G. MAILLOT, 2, rue Leclerc, Seloncourt (Doubs), en vous conformant, autant que possible, aux règles suivantes :

Envoyez les insectes morts, protégés par des couches de coton.

Mettez, si possible, deux ou trois exemplaires de chaque espèce à déterminer.

Pour faciliter le travail de réponse et éviter des réemballages et réexpéditions ennuyeux, **numérotez** les espèces envoyées (attention à 6 et à 9) en conservant des doubles.

Joindre une enveloppe timbrée.

Ne pas hésiter à faire des envois.

En réponse, il sera donné, autant que possible pour chaque espèce, le nom ainsi que quelques renseignements sur la vie et les mœurs.

G. MAILLOT.

©©©

CHANTS ET RYTHMES DU PARAGUAY

PHILIPS. — P 10 403R. — 25-33-S. — 1.500 fr.

Durée : face 1 : 12'30"
face 2 : 12'45"

Œuvres et auteurs :

Thèmes populaires du Paraguay, auteurs divers.

Interprètes et formation :

Trio "Los Paraguayos" : 3 voix d'hommes, 2 guitares, 1 harpe indienne.

Enregistrement :

Bon.

Utilisations pédagogiques :

Audition récréative : CP...

Géographie musicale : CE²...

Documents complémentaires :

— Planisphère ;

— La pochette du disque.

L'HISTOIRE DU PETIT TAILLEUR

(Grimm, Harsanyi)

PHILIPS. — N 00.999R. — 25-33-A. — 2.100 fr.

Durée : Trente minutes.

Œuvre et auteur :

Adaptation d'un conte de Grimm (un vaillant petit tailleur). Musique composée en mars 1939 pour un théâtre de Marionnettes. — Hongrois d'origine (sa demande de naturalisation française lui fut refusée avec la mention : « profession socialement inutile » !), vécut de 1898 à 1954.

Interprètes et formation :

Claude Dauphin (récitant) et solistes de l'Orch. Lamoureux, dir. T. Harsanyi. Octuor : piano, violon, violoncelle, flûte, clarinette, basson, trompette, batterie.

Enregistrement :

Bien contrasté. Ne pas forcer les aigus.

Utilisations pédagogiques :

Audition récréative : Mat...

Décor sonore : marionnettes, théâtre d'ombres : Mat...

Culture musicale : Musique et littérature : CC.

La Direction générale de la Jeunesse et des Sports vient de publier une série de dix photographies concernant les activités de jeunesse et de sports.

Ces photographies sont particulièrement destinées aux membres du corps enseignant et aux animateurs de groupements de jeunesse ; elles serviront utilement à décorer les salles de classe ou de réunion.

Prix, la série de 10 photos format 34 x 26 : 100 francs ; 150 francs franco.

En vente au S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris, 6^{me}. C.C.P., Paris 9060-06.

©©©

CORRESPONDANCE INTERNATIONALE

Une fillette de 14 ans demande à correspondre en Esperanto. Qui lui répondra ?

Il s'agit de Kristina Zimmermann, Kl. 6 C, Pestalozzischule, à Freital (Dresden), Allemagne de l'Est (D.D.R.).

©©©

Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré. — N° 7. — 15 avril 1956.

L'initiation de nos élèves aux civilisations étrangères.

Deux exemples : *la civilisation hispanique.* — *La civilisation russe.*

Littérature, art, cinéma, histoire, géographie, langues...

Avec la collaboration de :

M. Bataillon (Collège de France) ; R. Bazin (ancien attaché culturel) ; M. Bémol (Université de la Sarre) ; F. Bergès (inspecteur général) ; Jean Cassou (Musée d'art moderne) ; J. Doniol-Valcroze ; Marcelle Ehrhard (Université de Lyon) ; H. Fauré (proviseur du lycée Montaigne, Bordeaux) ; A. Fichelle (Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes) ; P. Guinard (attaché culturel, Madrid) ; Rostislav Hofmann. Sophie Laffitte — Bibliothèque Nationale — ; M. Legendre (Casa Velasquez) ; C. Marilly (Université d'Alger) ; André Mazon (Collège de France) ; Jean Pérus (Université de Clermont-Ferrand) ; F. Pidoux (inspecteur général) ; Georges Sadoul (IDÉHEC) ; Noël Salomon (Université de Bordeaux) ; Alberto P. Sarasola (Ecole Normale Supérieure de Buenos-Aires) ; Eléna de la Souchère ; de nombreux professeurs de l'enseignement du second degré.

120 pages, 300 fr. franco. Adressez vos commandes au SEVPEN, 13, rue du Four, Paris-6^e, C.C.P. Paris 9060-06.

Coopérative scolaire Bouvacôte-Le Tholy (Vosges) vend *appareil ciné Heurtier tri films muet*. Excellent état garanti. Tous accessoires, lampe rechange, colleuse, 5 bobines 240 m, avec bras. — Cède le tout : 75.000.

Films 9,5 m/m, utilisés 4 fois. — *Le gaz carbonique*, 100 m. — *La forêt vivante*, 200 m. — *Matins de France*, 200 m.

STAGE DE BOULOURIS

Les inscriptions sont déjà nombreuses. Hâtez-vous car nous serons probablement obligés sous peu de clôturer.

Nous rappelons que les camarades qui veulent camper, peuvent le faire très facilement dans le cadre unique du Creps de Boulouris ; toutes facilités leur seront données.

A diverses reprises aussi, les camarades ayant charge d'enfants jeunes nous ont demandé la possibilité d'accueillir ces enfants.

Nous avons posé la question à M. Chauvet, directeur du C.R.E.P.S., voici sa réponse qui, comme vous le voyez, donne satisfaction à nos camarades. Nous en remercions M. Chauvet.

« J'accepte bien volontiers ta suggestion d'une petite colonie d'enfants annexée à ton stage. Je pourrai disposer pour eux d'un bungalow de 24 lits.

« Mais il faut absolument prévoir leur surveillance de nuit et de jour. A cet effet, je disposerai de deux lits dans ce même bungalow pour deux monitrices.

« Nous mettrons également une salle à manger à la disposition des enfants, le prix de pension est le même que celui des adultes : 400 fr. par jour. Cette proposition est faite sous réserve d'acceptation par la direction générale à qui j'écris ce jour même. »

Tarif des abonnements

	France U.F.	Etranger
L'Éducateur (3 numéros par mois).	900	1100
La Gerbe (bimensuel)	600	700
Bibliothèque de Travail, la série de 20 n ^{os} (demi-année)	750	950
La série de 40 n ^{os} (année scol.)	1500	1900
Bibliothèque de textes d'auteurs (40 n ^{os})	900	1100
Albums d'enfants, la souscription annuelle	500	600

Le gérant : C. FREINET



Coopérative Ouvrière d'Imprimerie
ÆGITNA
27, rue Jean-Jaurès - CANNES
Alpes-Maritimes - Tél. 935-59